

MGF-162

REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



SOMMAIRE

	Pages
SERVEILLE (E.)	<i>Une victime de la politique : l'Evêque Mariotti</i> 241
COLONNA DE GIOVEL-LINA (Général).....	<i>Le général Giovanni-nelli (II)</i> 247
AMBROSI-R. (A.).....	<i>Au temps de l'occupation française 1771-2.</i> 254
	<i>Deux Chansons de Bé-ranger</i> 260
LANORE (J).....	<i>Légendes Corses</i> 266

Bibliographie et Nouvelles

A NOS LECTEURS

La *Revue de la Corse*, fondée en 1919 par M. CLAYEL, se tient à l'écart de toute question politique et ne se soucie que des questions scientifiques et économiques relatives à la grande île française. C'est une publication illustrée de 46 pages au moins et paraissant tous les deux mois, soit six numéros par an.

La Direction, toujours désireuse de conserver à cette Revue son caractère de vulgarisation des questions corse, maintient, pour les anciens abonnés les prix de quinze francs (France et Colonies) et vingt francs (étranger), comme montant de l'abonnement annuel.

Toutefois, la Direction, pour lui permettre d'accroître l'abondance du texte et de l'illustration, accepte volontiers que les abonnés portent spontanément leur versement à vingt et à vingt-cinq francs comme les nouveaux.

Elle leur demande davantage : c'est de communiquer la Revue et de recruter des abonnés. Plus le nombre en sera grand, plus l'importance du périodique augmentera.

Elle accepte enfin les offres de publicité commerciale (feuilles rouges) dans le seul but de couvrir en partie ses dépenses. Les tarifs, identiques à ceux des autres Revues, sont de 400 francs pour une page annuelle, de 250 francs pour une demi-page, de 125 francs pour un quart de page.

Encourager cette Revue est un acte de patriotisme qui n'a jamais été plus nécessaire.



DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 9, Place du Général-Benoit, PARIS (XV^e)

COMPTE POSTAL : Paris 819-42 — TÉLÉPH. : Vaugirard 01.12

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

Une Victime de la Politique

AU XVIII^e SIÈCLE

L'Évêque MARIOTTI

L'expédition française en Corse, commencée en 1737, par laquelle Louis XV avait rétabli la paix dans l'île et ramené les habitants à l'obéissance envers Gênes, touchait à sa fin (1740). Le commandant des troupes, le Comte de Maillebois, avait reçu son ordre de rappel (1) et ses régiments s'apprêtaient à regagner la France, où l'on prévoyait une guerre nouvelle qui allait être dite de la succession d'Autriche.

Pour calmer la désolation des habitants, auxquels les officiers français avaient trop facilement laissé espérer que les soldats de leur souverain ne quitteraient plus le pays, le gouvernement royal avait obtenu du pape la consécration de deux Corses comme évêques dans l'île, fait qui ne s'était plus produit depuis Henri II et qui était l'objet des doléances continuelles des insulaires. Trois évêchés étaient alors vacants : Aleria, Nebbiu et Sagona. Le premier était le plus riche et rapportait pour le moins 24.000 livres de revenu par an, tandis que les autres ne donnaient que 8 à 10.000 livres chacun à leur titulaire (2). Les Génois furent assez habiles pour se faire réserver le plus renté et Monseigneur Curlo, un de leurs nationaux, fut nommé par le pape Benoît XIV à Aleria. Toutefois « les plus crottés » furent attribués à des Corses : le Nebbiu à Romuald Massei et Sagona à l'abbé Mariotti (3).

(1) En récompense de ses brillants services, le Roi allait le nommer maréchal de France.

(2) Rostini : *Mémoires*, trad. Letteron, p. 551.

(3) « M. Milló, auditeur du pape, écrit Rostini, fit nommer, à titre de vieil ami, le chanoine Romualdo Massei, de Bastia, à l'évêché du Nebbiu, et les religieuses de Torre di Specchio, célèbre et fameux couvent de Rome, demandèrent et obtinrent pour leur confesseur don Paolu Mariotti, de Volpaiola, l'évêché

Ce dernier quitta donc Rome pour venir en Corse. Il passa, sur les conseils du Souverain pontife, par Gênes, pour y remplir un devoir de politesse et pour remercier le Sénat. A Bastia, la population l'accueillit avec joie. Le marquis de Villemur, qui était resté à la tête des derniers détachements français, le combla, pour son malheur, de prévenances, car le gouverneur génois, Spinola, le considéra désormais comme un ami des Français et un ennemi des Génois (4).

Cependant le nouvel évêque était un brave homme et un loyal sujet de Gênes. Spinola conçut le projet de tirer parti de cette loyauté et de se servir de la légitime popularité de ce bon évêque pour endormir la vigilance de ses diocésains et mieux les dominer. Mariotti, partisan de la paix, aurait voulu, dans la mesure de ses moyens, réconcilier oppresseurs et opprimés, en conseillant aux uns la douceur, aux autres la patience et le calme. Il pensait que le temps ferait le reste. Vaine illusion. Des siècles de tyrannie devaient à jamais brouiller le maître et les sujets. Trop de sang avait coulé, trop de misères avaient rendu insupportable à jamais en Corse le nom de Gênes pour qu'une réconciliation fût possible.

Spinola conseilla à l'évêque Mariotti de profiter de sa première tournée pastorale pour prêcher aux révoltés la

de Sagona... La prudence du Cardinal français de Tencin, à Rome, favorisa le succès de cette demande; il consacra lui-même les nouveaux dignitaires ecclésiastiques dans l'église Saint-Louis des Français. Puis il les invita à sa table somptueusement servie. On vit clairement par là que si, après cent cinquante ans, les Corses saluaient deux évêques de leur pays, ils le devaient uniquement au Roi Très Chrétien. » (*Mémoires*, page 557).

(4) Rostini écrit : « La population le reçut avec les démonstrations d'une joie extraordinaire. Dans leurs transports, les artisans balourds baisaient le *Zaino* de tous les Corses qui se trouvaient à Bastia, c'est-à-dire la gibecière dans laquelle ils portaient leurs provisions en temps de guerre, voulant faire entendre par là que les fruits de la guerre étaient les deux évêchés qu'on avait obtenus. L'extrême politesse avec laquelle les évêques furent traités par le marquis de Villemur obligea l'excellentissime ex-doge (Spinola) à rendre visite à Massei, qui logeait dans sa propre maison, et à Mariotti qui logeait dans celle de Jean-Baptiste Guasco. Le premier, plus politique, sut conserver la sympathie sincère des Français et la sympathie feinte des Génois. Mariotti fut du premier coup regardé comme l'ami des premiers et l'ennemi des seconds. » (*Mémoires*, p. 557).

soumission. Il l'engageait à promettre aux malheureux un traitement plus doux et des concessions propres à les satisfaire. Il ajoutait qu'en sa qualité de gouverneur, il s'entre-mettrait auprès du Sénat génois pour faire ratifier les décisions favorables qu'il se proposait de prendre à bref délai. En réalité, le personnage pensait endormir la méfiance des Corses pour gagner du temps, se fortifier et parler ensuite avec autorité. Cette duplicité échappait complètement au cœur bon et compatissant du vertueux prélat. Il accepta d'être le porte-parole du gouverneur génois, ne se doutant pas qu'un jour les Corses trompés se dresseraient, plus farouches, contre leurs maîtres et que Spinola démasqué accuserait de trahison le trop confiant prélat et lui ferait cruellement expier sa crédulité et son zèle à le servir !

Mariotti, après avoir pris possession de son poste, reçut à Calvi les autorités de la Balagne venues pour lui dire leur joie et leurs espoirs de la nomination d'un évêque né comme eux dans leur île infortunée et jouissant d'une réputation si légitime de bonté et de dévouement. Mariotti profita aussitôt de l'occasion pour répondre aux désirs de Spinola. Il fit entendre des paroles d'apaisement et invita ces notables à obéir désormais aux lois de la République. On lui répondit qu'on n'avait pas confiance. L'évêque insista néanmoins et se fit remettre par écrit les demandes formées par ses diocésains, leur donnant à tous l'assurance qu'il les communiquerait personnellement au Commissaire de Calvi, et que celui-ci les ferait parvenir à Spinola. Ainsi fut fait ; mais cette première démarche de l'évêque déplut aux Génois ; on n'en laissa rien paraître. Spinola se garda bien de le défendre, il donna même à Gênes de faux renseignements sur la conduite du prélat qui, devenu suspect, fut dès ce moment l'objet d'une surveillance qu'il ne soupçonna pas.

La réponse aux demandes n'arrivait pas, et pour cause. Les Balanins témoignèrent leur impatience à Mambilla, Commissaire de Calvi. Spinola recourut encore aux bons offices de l'évêque de plus en plus populaire dans son diocèse et par là même de plus en plus suspect aux Génois. Le gouverneur autorisa Mariotti à promettre aux Balanins que les engagements pris seraient tenus, que, notamment, la garnison de Calvi ne serait pas augmentée et cesserait d'être une menace contre eux, qu'ils pourraient vaquer à leurs affaires, commercer à leur gré sans crainte d'impositions nouvelles, bref qu'on ne les tracasserait plus. Une fois encore, grâce à l'évêque, les Balanins se calmèrent, mais une

fois de plus ils allaient éprouver les effets de la mauvaise foi des fonctionnaires génois. Spinola manqua à sa parole : la garnison de Calvi fut considérablement augmentée; les vexations de toutes sortes reprirent de plus belle.

L'évêque, désolé du rôle indigne qu'on lui avait fait jouer, outré de la conduite de Spinola qui prenait un malin plaisir à provoquer une population déjà trop justement surexcitée, ne dissimula pas son mécontentement au Commissaire Mambilla. La veille de l'arrivée à Calvi des nouvelles troupes, il partit pour Volpajola, son pays natal, afin de ne pas y assister. Les Balanins, persuadés avec raison que la forte garnison de Calvi avait pour mission de les soumettre à toutes les violences des magistrats de Gênes, protestèrent avec énergie, jurant qu'ils prendraient les armes aussitôt si l'on ne faisait pas droit à leurs plaintes : « Nous vous mâterons mieux que les Français ! » leur fut-il répondu. — « Et nous vous combattons avec le même courage qu'autrefois ! » ripostèrent les Balanins.

Ils tinrent une assemblée au couvent de Tuani, près de Ville-di-Paraso, au pied de Speloncatu, et la révolte fut décidée. Ainsi disparaissaient les fruits de la sage politique de Maillebois. Le soulèvement d'une province tranquille, la veille encore, eut un grand retentissement dans l'île entière. On y comprit que l'ère des luttes n'était pas close et l'on s'apprêta au sacrifice. Le Commissaire de Calvi, Mambilla, s'empressa de publier un manifeste protestant de ses bonnes intentions et de celles des autorités génoises. On n'en eut pas un mot.

Quant à l'évêque Mariotti, il fut rendu responsable de la révolte pour avoir joint ses protestations à celles de ses diocésains et pour avoir manifesté si ouvertement sa désapprobation des mesures ordonnées par Spinola, en quittant son poste et son diocèse. Il se livrait volontiers au plaisir de la chasse. C'est pourquoi il avait fait l'emplette de quelques armes. On profita de ce fait pour le signaler à Gênes comme un chef des rebelles, ayant chez lui un dépôt d'armes à feu. A dater de ce jour, il fut perdu. Si aucune mesure de rigueur ne fut prise immédiatement contre lui, c'est qu'on avait encore besoin de ses services et qu'on n'osait rien brusquer. Quant à lui, n'ayant rien à se reprocher, il était sans méfiance et ne désespérait pas d'arriver à calmer ses diocésains. Il restait tout disposé à s'entremettre encore entre les Balanins et Gênes pour le plus grand bien de tous (1742).

Le gouverneur Spinola mourut en 1743. Il fut remplacé par Pierre Marie Giustiniani qui continua son œuvre néfaste. Pour ne pas indisposer la cour de Rome où Mariotti était très estimé, on n'agissait pas ouvertement contre lui, mais on ne cessait de noter tous les actes vrais ou faux qu'on lui attribuait afin de le perdre. Puisque sa popularité n'empêchait pas les rebelles d'agir, c'est qu'il était leur complice. Le commissaire de Mari fut chargé d'en finir avec lui (1746).

Mariotti, un jour, manifesta le désir de quitter Calvi pour visiter son diocèse. Mari lui refusa l'autorisation demandée et lui conseilla d'adresser par écrit à ses diocésains les exhortations qu'il se proposait de leur adresser verbalement. Mariotti, sans méfiance, suivit ce conseil. « Le 24 janvier
« 1746, on rendit compte à de Mari de l'expédition par
« l'évêque d'un pli aux chefs des rebelles, où il était écrit
« que, de toute nécessité, il fallait tenter une attaque par
« terre et par mer, contre Calvi et Ajaccio, qu'il fallait ga-
« gner le Niolu, de là descendre à Vicu, et, avec l'aide des
« habitants de cette province, marcher sur Ajaccio qui cé-
« derait facilement si les Anglais (5) voulaient s'en donner
« la peine, puis se replier sur Calvi contre laquelle pour-
« raient marcher les Balanins, et chasser enfin la Républi-
« que. » Rien ne prouve que l'auteur de ces instructions fût
« l'évêque Mariotti. Il n'en fut pas moins dénoncé à Gênes.
« Deux hommes masqués arrêterent donc le messager. Le

(5) La guerre de la Succession d'Autriche, qui avait commencé en 1741, mettait aux prises l'Angleterre et la France, dont l'alliée, la République de Gênes, était en butte aux attaques de la flotte britannique.

(6) Rostini, qui n'aime pas les Génois, a écrit formellement : « Ils le firent mourir en l'empoisonnant dans la Tour de Gênes », (p. 557). L'abbé Rossi, qui est impartial, dans ses *Osservazioni*, ne l'écrit pas aussi nettement, mais le laisse supposer : « Mai più si parlo di sua causa, malgrado li replicati reclami di Benedetto XIV, senon *che era morto*. Non si vide una riga di processo, tutto fù misura di polizia e dandone conto, era solito dirsi da' Genovesi « essersi il vescovo Mariotti abusato della grazia e bontà della Republica in vece di avere operato, come dovea, alla pacificazione del Regno ». Questo fine ebbero tutte le premure del buon vescovo Mariotti, degno, sicuramente, di miglior sorte per il suo zelo, pietà e dottrina se il tutto potea limitarsi a' voleri della Republica. Egli volle credere che servando Dio conforme al suo carattere venerando era lo stesso di servire la causa del principe, e molto bene ; ma ne restò terribilmente ingannato. ». Livre XI, n° 12.

« pli fut remis au Commissaire Mari. La voix publique, « jamais démentie, accusa les Génois d'être les auteurs de « cette missive si indigne de l'honnêteté de l'évêque. On « l'arrêta à l'instant et on l'embarqua pour Gênes, où il fut « enfermé dans une tour. Jamais plus on n'entendit parler « du procès de l'évêque, malgré les protestations du pape « Benoît XIV. Le malheureux évêque mourut (6) en prison, « victime de la politique génoise » (7).

E. SERVEILLE.



(7) Le village de Volpaiola conserve encore une magnifique chasuble de l'évêque, or et soie brochée du xviii^e siècle, que nous avons eu le plaisir de faire cataloguer parmi les objets d'art placés sous la protection de l'Etat. Des manuscrits du même prélat, dont il serait intéressant de faire l'analyse, appartiennent à M. Mattei-Torre, notaire, propriétaire habitant le dit village.

Le général Giovanninelli

(1837-1903)

C'est en 1884 que le colonel Giovanninelli fut appelé à servir en Indochine.

En s'éloignant de la garnison de Sedan où il ne laissait que des amis, le colonel fit don de son meilleur cheval d'armes à Mlle Brincourt, et ce cadeau à la jeune et gracieuse écuyère (18) — l'opinion publique ne s'y trompa pas — fut considéré comme le prélude des fiançailles.

Débarqué le 19 décembre à Hai-phong, le colonel Giovanninelli remplaça le colonel Duchesne (19) envoyé à Formose aux ordres de l'amiral Courbet, et prit le commandement de la 1^{re} brigade comprenant : le 1^{er} régiment de marche (deux bataillons d'infanterie de marine), lieutenant-colonel Chaumont ; le 2^e régiment de marche (deux bataillons de tirailleurs algériens), lieutenant-colonel Letellier ; le 1^{er} bataillon du 2^e régiment de tirailleurs tonkinois, commandant Tonnot ; trois batteries d'artillerie, chef d'escadron Levrard, de l'artillerie de marine.

La seconde brigade (général de Négrier) avait une composition analogue. Enfin certaines unités spéciales non embri-gadées, chasseurs d'Afrique, génie, pontonniers, etc..., complétaient la division.

L'augmentation notable de nos effectifs allait permettre de compléter l'œuvre commencée par le commandant Rivière et le général Bouët, continuée par l'amiral Courbet (octobre 1883) et le général Millot (février 1884), c'est-à-dire nous mettre en mesure d'occuper en totalité le Tonkin d'où, depuis la signature le 11 mai 1884 du traité de paix de Tien-Tsin avec la Chine, celle-ci avait l'obligation de retirer ses troupes.

(18) Elle était plus jeune que lui de 23 ans, différence d'âge considérable, presque autant (27 ans) qu'entre Vannina d'Ornano et Sampieru. Mais l'analogie avec ce tragique ménage s'arrête là. Le guerrier moderne qu'elle épousa ne l'étrangla pas et la rendit au contraire parfaitement heureuse.

(19) Le futur général en chef de l'expédition de Madagascar de 1895.

On sait que, par la mauvaise foi des Célestes, la petite colonne du Lieutenant-Colonel Dugenne, chargée d'occuper Langson, était tombée dans un véritable guet-apens, et qu'attaquée traîtreusement sur la rive droite du Song-Thuong (combat de Bac-lé, 23 et 24 juin 1884), elle avait dû rétrograder, après de grosses pertes.

Il appartenait au successeur du général Millot de reprendre cette opération de première importance. Mais ce fut seulement au début de l'année suivante qu'elle put être réalisée. Il fallait auparavant la faciliter par le dégagement complet du Delta et de ses abords et par le refoulement, le plus loin possible, des Impériaux que leur nombre, leur mépris de la mort, leur armement moderne et leur dressage à l'européenne rendaient redoutables.

Ce premier résultat obtenu par une série d'opérations préliminaires, notamment par les combats victorieux de Kep (8 octobre, général de Négrier) et du Chu (10 octobre, Lieutenant-Colonel Donnier), la marche sur Lang-Son fut définitivement réalisée (20).

Tout d'abord, il fallut opter entre quatre routes, et on choisit celle qui passe par Chu, le col du Déo-Van, et Dong-Song. Dès la mise en marche de la colonne, on eut à combattre énergiquement : le 3 février, c'est le combat de Cau-Nhat ; le 4 celui de Tay-Hoa ; le 5 celui de Hao-Ha ; le 6, on s'empare du camp retranché de Dong-Song et dès le lendemain on abandonne la route jusqu'alors suivie pour celle plus directe de Deo-Quan, que nos travailleurs vont améliorer rapidement.

Les 7, 8 et 9 repos pour le gros des troupes. Une reconnaissance s'empare du col de Than-Moi ; le colonel Giovanninelli, avec une partie de sa brigade, s'avance de 12 kilomètres et constate le retrait des Chinois jusqu'à une journée de marche.

Le 9, combat de Doé-Qua (par la légion) ; le 10 la colonne quitte Dong-Song qui devient station-magasin et continue sa progression. Le 11 combat de Pho-vi ; la 2^e brigade (Négrier) est en tête et aborde les positions couvrant Lang-Son. Elle se heurte à sept forts. Journée de brouillard, terrain humi-

(20) La ville de Lang-son, à la frontière Nord du Tonkin, est située sur le Song-Ki-Kong, affluent du Si-Kiang, ou Rivière de Canton. A cet endroit, la rivière forme la frontière par rapport à la province chinoise du Kouang-Si.

de. Le bataillon Comoy (turcos) s'empare d'un mamelon donnant des vues sur quatre de ces forts. L'infanterie de marine enlève avec un élan irrésistible le plus élevé, qui domine immédiatement le col. Le soir, la première brigade continue la poursuite jusqu'à dix kilomètres de Lang-Son.

Après un dernier combat à Bac-Viaï, nous occupons, le 13, Lang-Son dont la citadelle a été abandonnée, ainsi que les forts qui la couvrent sur la rive gauche du Song-Ki-Kong. L'ennemi ne tient qu'à Ky-lua et dans les forts de la rive droite. La première brigade établit des cantonnements qu'elle pousse jusqu'à 3 kilomètres au nord de Ky-lua. La deuxième s'installe sur la rive gauche, dans la ville et dans la citadelle.

En évitant la route mandarine, on avait évité aussi les travaux formidables des Chinois dans la région tourmentée, comprise entre Thanh-Moï et Bac-Lé. Toutes les défenses étant tournées, elle furent abandonnées intactes par les Célestes. Dans son rapport, le général Brière de l'Isle pouvait écrire : « Le but des efforts énormes demandés à nos troupes est atteint : elles ont la récompense d'une expédition où, sur neuf jours de marche, elles ont eu sept jours de combat contre un ennemi quintuple, bien re-tranché et servi par un terrain exceptionnel. »

*
**

L'armée du Kouang-Si était vaincue et allait repasser la frontière, mais, pendant ce temps celle du Yunnan avait progressé d'une façon inquiétante.

Rappelé par la gravité des événements, le général en chef, laissant la brigade de Négrier en face des forces chinoises, quittait Lang-Son, le 16 février, avec la brigade Giovanninelli, gagnait avec elle à marches forcées Hanoi, puis par eau, Phu-Doan, où on rejoignait, le 28, la première colonne de secours du Lt-Colonel de Maussion. Il fallait débloquer au plus vite Thuyen-Quan, assiégé par 15.000 Pavillons Noirs et réguliers chinois (21). Sa décision prise,

(21) Luu-Vinh-Phuoc, notre vieil ennemi du Pont-de-Papier (du combat de 1882 où périt le capitaine de vaisseau Rivière), les commandait.

Du côté français où nos soldats allaient renouveler les traditions de Badajoz, de Huningue et de Mazagran, la garnison, commandée par le chef de bataillon Dominé, de la légion étrangère, breveté d'état-major, était forte de 592 hommes, savoir :

le général Brière de l'Isle se porta sur cette citadelle par la vallée de la Rivière Claire, atteignit par des marches très difficiles (22) le défilé d'Yuoc où l'attendait, et fut battu, le corps d'investissement. C'est la sanglante et glorieuse victoire d'Hoa-Moc (journées des 2 et 3 mars 1885) (23).

Thuyen-Quan était délivré après avoir soutenu un siège héroïque de trente-six jours. Mais près de la moitié de la garnison, soit 297 hommes, avait été frappée par le feu. A l'estime des défenseurs, l'ennemi avait tiré 300 obus en moyenne par jour, soit plus de dix mille, et brûlé un million de cartouches. Ses fourneaux de mine avaient atteint le pied des remparts et pratiqué une brèche de 15 mètres dans le mur d'escarpe.

Quant à la colonne de secours, son héroïsme n'avait pas été moindre. Attaquant des retranchements formidables, elle subit des pertes énormes, « mais jamais — écrivit dans son rapport le général en chef — les troupes ne furent plus admirables dans leur entrain de toutes les circonstances que dans leur énergie au feu. On peut se demander — ajoutait-il — si jamais des compagnies ayant laissé, dans la soirée, leurs officiers et la moitié de leur effectif sur le terrain pour conquérir une position, ont repris d'elles-mêmes, au petit jour, le mouvement en avant con-

deux compagnies de la Légion étrangère, capitaine de Borelly et Moulinay ; une compagnie de tirailleurs tonkinois, capitaine Dia, de l'infanterie de marine ; un détachement d'artillerie de marine, lieutenant Derappe ; quelques sapeurs du génie, sergent Bobillot ; une demi-douzaine de soldats infirmiers et ouvriers d'administration. Sous le canon de la place était embossée la canonnière *La Mitrailleuse*, du type Farcy, lieutenant de vaisseau Senès, 25 hommes d'équipage.

(22) Nos soldats mirent trois jours à parcourir les 22 kilomètres qui séparaient Phu-Doan de Thuyen-Quan. Là où elle existait, la route ne présentait qu'un mauvais sentier de piétons qu'il fallut transformer pour le passage de nos mulets. Bien plus, elle cessait brusquement entre Cham et Phu-Doan et la brigade dut la construire en employant parfois la dynamite.

(23) Comme au moment de la prise de contact et à la vue des redoutables organisations défensives d'un ennemi passé maître dans l'utilisation du terrain, le général Brière de l'Isle, aussi prudent qu'énergique, semblait montrer quelque hésitation : « Soyez tranquille, mon général, lui dit le colonel Giovanninelli ou laissez-moi faire — je ne peux garantir que le sens général et non les termes exacts, ne les ayant tenus que d'un auditeur, et il y a 45 ans — vous avez vu comment nous avons emporté les forts chinois sur la route de Lang-son. Il en sera de même ici ».

« tre des ouvrages qu'il fallait encore emporter d'assaut. Tel « est cependant le spectacle qu'ont offert des bataillons de « la première brigade, le 3 mars, au matin ».

Le colonel Giovanninelli qui s'était multiplié sous le feu et dont le sang-froid, l'esprit de décision, et l'intrépidité avaient fait l'admiration générale, n'eut pas à attendre longtemps le grade mérité. Le télégramme que le Ministre de la Guerre (Général Lewal) adressa au général Brière de l'Isle était ainsi conçu : « Félicitations pour vous et vos « troupes. Admirons votre conduite héroïque. Giovanni- « nelli promu général » (24).

Cette campagne du Tonkin, où il s'était si brillamment montré, est la dernière que le général devait faire. Rapatrié à la fin d'avril 1886 et momentanément en disponibilité (le temps de jouir d'un congé de convalescence de trois mois, au cours duquel eut lieu son mariage), il eut d'abord à commander les subdivisions de la région d'Epinal et de Neufchâteau, fonctions auxquelles s'ajoutèrent le 29 décembre suivant celles d'adjoint au général gouverneur d'Epinal, commandant supérieur de la défense de cette place forte.

Puis ce furent celles de commandant du département de la Seine, et en même temps d'adjoint au général commandant la place de Paris. Enfin, ce fut, le 12 juillet 1890, la troisième étoile avec affectation à la 13^e division d'infanterie (7^e corps d'armée, Besançon) et au commandement des subdivisions de Bourg, Belley, Langres et Chaumont avec résidence dans cette dernière ville.

C'est là que vint le trouver, le 8 novembre 1893, sa nomination au 3^e corps d'armée (Rouen), grand commandement qu'il cumulera, à partir du 19 mars 1894 avec la présidence annuelle, mais constamment renouvelée, du Comité technique de l'infanterie. Nul n'ignore qu'aux termes de la loi

(24) Quant au commandant Dominé, il fut promu lieutenant-colonel par décret du 11 Mars. (*L'Indo-Chine française contemporaine*, par le lieutenant-colonel Bouinai et le professeur Paulus, 1885).

Dominé prit de bonne heure sa retraite, comme colonel d'infanterie de marine, et cette décision fut bien regrettable pour le haut commandement dont il était certainement une des réserves.

(25) les hautes fonctions de commandant de corps d'armée ne sont données que pour trois ans et qu'il faut un nouveau décret pour les prolonger. C'est ce qui eut lieu le 6 novembre 1896, mais avant l'expiration de cette nouvelle période un nouveau décret (1^{er} mars 1898) faisait entrer Giovanninelli au Conseil supérieur de la Guerre.

En cette dernière qualité, et comme chargé de missions spéciales, il eut l'inspection générale du 7^e arrondissement, c'est-à-dire des 9^e corps (Tours), 12^e (Limoges), et 17^e (Toulouse).

Pendant cette période, Giovanninelli fut, à notre connaissance, désigné à deux reprises pour diriger de grandes manœuvres. Les premières (guerre de siège), comportèrent l'attaque et la défense d'un secteur du camp retranché de Paris, celui du fort de Vaujours qui, sacrifié pour la circonstance, subit un bombardement réel. Il permit entre autres résultats de juger de la puissance offensive de notre grosse artillerie et de la valeur défensive de notre fortification permanente, de son degré de résistance.

D'autres grandes manœuvres, celles-là de campagne, qui devaient avoir lieu dans le centre de la France, en 1899, (26) furent contremandées au dernier moment et plusieurs régiments déjà en marche vers les points de concentration durent rebrousser chemin. Le motif en fut une épizootie de fièvre aphteuse qui sévit alors et à laquelle pareille agglomération d'hommes et d'animaux aurait pu donner un dangereux aliment et une énorme extension. Ce fut un empêchement bien regrettable car on attendait beaucoup de la sage direction et de la compétence de notre général et des enseignements pratiques qui en résulteraient.

Relevé le 24 octobre 1899 de ses fonctions de membre du Conseil Supérieur de la Guerre (nous ignorons à la suite de quelle réorganisation) (27) le général Giovanninelli en

(25) Loi militaire organique, toujours en vigueur, du 24 juillet 1873 (art. 14).

(26) Prescrites par M. de Freycinet, alors ministre de la Guerre, elles devaient être exécutées par les 5^e et 9^e corps. Les 1^{re} et 5^e divisions de cavalerie leur étaient respectivement adjoindues.

(27) Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'à cette époque Galliffet avait le département de la Guerre (22 juin 1899-20 mai 1900), et que, peut-être, notre compatriote, affligé d'un sérieux embonpoint, avait cessé de lui plaire. L'hypothèse n'a rien d'in vraisemblable, quand on sait le parti pris du général-ministre qui avait la phobie de l'obésité.

fut du moins dédommagé par l'obtention d'une très haute et très rare faveur, véritable récompense nationale, la grand' croix de la Légion d'Honneur qui, par une coïncidence voulue, lui fut donnée à la même date. D'ailleurs il n'en conserva pas moins, jusqu'à l'extrême limite d'âge (65 ans) le poste encore éminent, mais évidemment moins actif, de président du Comité de l'Infanterie, de cette arme « la reine des batailles » qu'il était toujours si qualifié pour représenter, par sa science professionnelle, la solidité de son jugement, la lucidité de son esprit et le prestige de son passé.

*
**

Mais ce n'est pas impunément qu'à une vie si bien employée, où il s'était si largement dépensé, sous les climats les plus divers (seize campagnes de guerre en Europe, Asie, Afrique et Amérique), succédait le repos absolu, si fatal aux retraités. Le pauvre général qui avait impunément bravé le choléra au Maroc en 1859 (28) et le vomito au Mexique, ne jouit pas longtemps du cadre de réserve, où certainement il ne se serait pas laissé oublier et où, à l'occasion, la Patrie eut été trop heureuse de le retrouver. Une corpulence pléthorique, que l'âge n'avait que trop développée, et que son gros appétit n'était pas fait pour diminuer, ne fut certainement pas étrangère à sa mort prématurée et subite, qui eut lieu onze mois plus tard, le 28 août 1903, à Sedan où il se trouvait être, pendant la belle saison, l'hôte de son beau-père.

Le général Giovanninelli n'eut pas à son enterrement les honneurs importants auxquels lui donnaient droit son grade et sa dignité dans la Légion d'Honneur. Par une coïncidence fâcheuse, les troupes de la garnison, partant en manœuvres, ne purent assister aux obsèques qui, à côté des personnages officiels, réunirent tant d'amis sincères et profondément attristés.

Mais le Ministre de la Guerre se fit représenter par le général de division Hartschmidt dont le suprême hommage au mort fut émouvant, et, par l'intermédiaire du général commandant d'armes, fit parvenir à la pauvre veuve ses condoléances et l'expression d'une sympathie qui n'était pas seulement protocolaire.

(28) Un cinquième de la colonne en avait été attaché (Vie du général Yuzuf, par le général Derrecagaix, son ancien aide de camp).



Une belle figure militaire, alliant un grand cœur à une rare modestie, et qui honorait l'armée et le Pays, venait de disparaître. Si le signataire de ces lignes a insisté sur les regrets mérités par cet homme éminent et excellent dans tous les sens du mot, sur le magnifique exemple qu'il a laissé et qu'il y a lieu de méditer, c'est que habitué, pour ainsi dire professionnellement, à fouiller dans notre passé militaire, à en extraire et à faire revivre dans cette Revue quelques-unes de nos vieilles gloires insulaires (et la série n'est pas terminée), ce signataire, disons-nous, a eu la satisfaction de constater, et espère avoir fait constater que la race n'a pas dégénéré.

La Corse actuelle continue à être fidèle à ses traditions, et, sous le rapport des illustrations guerrières, notre siècle, on peut l'affirmer, n'est pas indigne du précédent.

Général COLONNA de GIOVELLINA.

Au lendemain de l'occupation de la Corse PAR LES FRANÇAIS

(Journal d'un ecclésiastique en 1771-72) (1)

29 novembre 1771. — A Sant-Antoniù ou à Sant-Angelu, des bandits, au nombre de trente, ont assassiné deux grenadiers et en ont blessé un troisième. Ils étaient d'abord allés au Borgu et en Tavagna, où, au-dessus de San Pel-

(1) Nous avons supposé, dans notre dernier numéro, que le rédacteur anonyme de ce Journal était un moine du couvent de Vescovatu, comme sembleraient l'indiquer de nombreuses allusions du récit et nous avons ajouté que l'arbre généalogique de la famille Casabianca aurait peut-être pu dévoiler son incognito.

Nous avons reçu à ce sujet de notre aimable correspondant, M. le baron Cervoni, de Marseille, lecteur assidu de ce périodique, la communication suivante :

« Possédant, à double titre de descendant de Raphaël Casabianca, tant du côté paternel que du côté maternel, le tableau généalogique de la famille Casabianca, je me fais un plaisir de vous donner les indications suivantes qui vous intéresseront. Ce tableau mentionne : « *Prete Antoniu Giuseppe* », fils de

legrinu, ils avaient enlevé son escopette à M. Taddei et celle de quelques autres corses, volontaires armés. (2)

A Mionu ont débarqué une quarantaine de gens de Livourne, qui ont dévalisé de tout leur argent les sieurs Fedeli, d'Erbalunga.

Aujourd'hui même, au-dessous du Borgu, on a dérobé son argent et ce qu'il portait au serviteur du commandant qui tient garnison ici au Vescovatu ; il arrivait de Bastia. On ne l'a pas tué parce qu'on guettait plutôt des officiers.

1^{er} décembre 1771. — L'autre jour, pendant la nuit, à Bastia, à la suite d'une dispute survenue au jeu de billard, a été tué d'un coup de couteau, au milieu des gens qui s'interposaient, le sieur Anicetu de Pietri, du village de Tagliu di Tavagna, un des Douze actuels de Corse. L'auteur du meurtre est le sieur Graziani de Lota.

5 Janvier 1772. — Marzu du Njolu, à la tête d'une escouade de bandits (3), s'est emparé, à Girolatà, d'un bâtiment français qui transportait pour 5.000 francs de marchandises.

Le bandit de Luri, qui avait commis tant de cruautés, a été pris par des Corses armés et a été pendu à Bastia.

Une personne de Casacconi, dont beaucoup de prédictions ont été reconnues exactes, a dit au frère Pietr'Antoniu de l'Olmi, notre capucin sacristain, que l'un de nos capucins de ce couvent du Vescovatu sera évêque ; mais elle n'a pas dit à quelle époque.

Francescu et de la signora Coscia, et frère de Pietru Francescu, père de Raffaëlu Casabianca ». Le *prete* Antoniu Giuseppe était donc l'oncle germain de Raphaël. Il se pourrait ainsi qu'il fut l'ecclésiastique dont vous avez publié les notes ».

L'hypothèse de M. le baron Cervoni est vraisemblable. Nous le remercions de sa communication, comme de celle d'un beau portrait du général Cervoni, son autre ancêtre, dont nos lecteurs trouveront la reproduction dans ce même numéro.

(2) Le banditisme devenait une calamité de la Corse. La population avait bien demandé des armes pour se défendre, mais le gouverneur avait refusé. Il punissait au contraire de mort la détention d'un fusil. Pour ce délit, *prete* Carolu de Palneca, par exemple, avait été pendu et son frère condamné aux galères. Aussi les habitants de l'île avaient-ils considéré le refus, comme une preuve de méfiance injustifiée et ils ne cachaient pas leur mécontentement.

(3) Les bandits n'agissaient en effet que par groupes de 30 à 40 et sous la conduite d'un chef élu.

22 Janvier 1772. — Le capitaine Ottaviu Colonna d'Ajaccio ou de Sullacarô, piève d'Istria, est arrivé de l'île d'Oléron, en France. La cause en est que son père Piérandrea, dont j'ai parlé plus haut, accusé d'avoir dissimulé quelques barils de poudre, a rejeté la faute sur le capitaine Colonna, son fils, qui a débarqué avec les menottes entre deux policiers. On a des craintes à son sujet (4).

6 février 1772. — Gregoriu de Sorbu di Casinca, qui avait engrossé une jeune fille, a été assassiné, bien qu'il se fût engagé ou à la doter ou à la faire épouser par son fils, puisqu'il était lui-même marié.

25 février 1772. — L'autre jour le colonel Buttafoco est parti pour Paris. Les uns disent que c'est pour se marier avec une personne riche qui a 26.000 francs de revenu, d'autres pour être nommé brigadier, d'autres pour être désigné comme commandant en chef de l'île de Corse à la place de Marbeuf.

26 février 1772. — Dernièrement, est passé par là l'évêque d'Aleria, allant de Bastia à Corte. Il était venu d'Aleria pour loger chez le colonel Buttafoco. Nous autres moines sommes allés lui faire une visite. Tandis qu'il me parlait, il me dit que je portais un bâton en forme de croix comme le pape Sixte Quint. Cet évêque d'Aleria, Monseigneur de Guernis, s'en va à Paris comme député de la Corse, m'ont dit ce matin quelques officiers français. (En réalité il n'y alla pas et ce fut M. Vasco qui fut le député) (5).

(4) Ambrogio Rossi, dans ses *Osservazioni*, livre XII, a parlé de ce fait et l'a rattaché à une espèce de cabale française pour humilier les principales familles de l'île, qui obtenaient un trop grand nombre de brevets d'officiers et écartaient ainsi des charges militaires les Français eux-mêmes. Piérandrea Colonna d'Istria, sa femme Saveria, don Ottaviu, son fils, et un autre de ses enfants, prêtre Jean-Baptiste, furent arrêtés et leur conduite soumise à une sévère enquête, sous le prétexte d'avoir dissimulé des armes. Malgré la malveillance, dit-on, de la maréchaussée, on ne trouva pas de preuves suffisantes. Les inculpés furent néanmoins traduits devant le Conseil judiciaire qui finit par les remettre en liberté, en attendant une plus ample information. Ces poursuites atteignirent d'ailleurs une famille qui avait fait preuve de fidélité envers la France dès les premiers jours et facilité la marche du comte de Narbonne dans l'arrondissement d'Ajaccio, même avant le départ de Paoli.

(5) Il s'agit ici de Monseigneur Matteu Guasco, évêque du Nebbiu. Il fut accompagné par Philippe Costa, pour la noblesse

15 mars 1772. — Les volontaires, Corses et Français réunis, ont tué dans le Fiumorbu le frère de Zampaglinu de Bocognanu, ainsi qu'un autre bandit. Ils ont apporté leur tête à Corte. Il en ont reçu 50 écus de récompense ou talion (6).

26 mars 1772. — J'écris ceci bien après le mois de mars, de sorte que je ne peux pas assurer si le fait s'est produit vers la fin du mois de mars ou dans les dix premiers jours d'avril. Le voici. Les Lucquois qui se trouvent dans Pancheracia, piève de Rogna, avaient été à différentes reprises maltraités et dévalisés dans leur cabane par les bandits, qui leur avaient même pris leur farine et un chaudron. Les Lucquois ont fini par en tuer deux, en les égorgeant pendant qu'ils dormaient tranquillement en leur compagnie. J'ai rencontré les assassins à Linguizetta, où je prêchais le carême et je leur ai parlé. Ils se vantaient de les avoir tués pendant qu'ils veillaient, mais les Français qui transportaient les cadavres des bandits pour en avoir le talion, affirmaient le contraire. Les Lucquois coupables s'enfuyaient avec eux, talonnés par la peur. Mais peu après six Lucquois étaient victimes de la vendetta et tués à la Ferriera d'Orezza ou ailleurs. J'en avais déjà parlé à l'époque où cela s'était produit.

Le journal est ensuite interrompu, pour une cause ignorée, jusqu'au mois de mai. Trois pages du manuscrit sont restées blanches, peut-être avec l'espoir, non réalisé, d'y transcrire les événements de cette période.

22 mai 1772. — Le premier mai, à Bastia, dans l'église de

et par Louis Belgodère pour le Tiers-Etat. Ils partirent pour Paris le 15 juillet et, par décision des Etats de Corse, touchèrent pendant leur voyage deux lires par jour d'indemnité ; mais Belgodère ne reçut que trente sous. — Monseigneur de Guernes, évêque d'Aleria et Accia, qui fut évincé de cette mission, se montra par la suite si hostile à Marbeuf qu'il fut blâmé par le Roi et n'obtint son pardon qu'en 1790.

(6) C'est Marbeuf qui avait, en 1770, décidé de lever en Corse des soldats volontaires, payés par le pays lui-même, et qui seraient chargés de traquer les bandits. Ils coûtaient 16.000 *lire* par an. Ils furent mal vus de la population, car ils usaient de violences, surtout dans les villages où les bandits avaient été signalés. Cette idée d'une police mobile, empruntée à Pascal Paoli, devait être reprise par la Restauration qui créa les Voligeurs corses et même par la Troisième République, au XX^e siècle.

la Conception, la Consulte s'est réunie, comme l'an passé (7). On y a désigné le député qui sera chargé d'aller à Paris pour faire connaître au Roi les besoins de notre Royaume. C'est M. Marbeuf qui en a été chargé, puisqu'il devait partir pour la France. M. Narbonne (8) est arrivé pour le remplacer et M. Marbeuf l'a accueilli avec l'épée à la main.

La Consulte a nommé les Douze, parmi lesquels sont M. Adriani de Corte, Mari de Tavagna, le docteur Grimaldi de Caccia, Alessandrini du Cap Corse, Giubeca de Calvi, Abatucci de l'Au-delà des monts et autres personnages du Royaume (9).

La Corse a été taxée pour la somme de deux cent mille francs, en plus de la dîme sur ses productions (10).

On a débarqué pour Bastia seulement quatre-vingt-dix gros canons ; on ne sait pas combien pour les autres présides. C'est un signe de guerre.

Le premier mai, l'évêque de Mariana, Monseigneur Saporiti, est mort dans son pays de Monterosso, terre génoise.

(7) C'était la seconde réunion des Etats de Corse, depuis l'occupation française. Elle devait durer environ un mois, entendre de nombreux discours et étudier de multiples affaires : logements des militaires, impôts, code corse, municipalités, notaires, séminaires, fêtes légales, mariages, banditisme, forêts, routes, esclaves de Barbarie, université, élection des Douze, création de deux nouveaux régiments, exportation des produits, etc. On pourra s'en rendre compte par la lecture des procès-verbaux de réunion publiés par M. de Morati, dans le Bulletin de la Société des Sciences historiques de la Corse (1896). M. Louis Villat, dans son excellente thèse de doctorat, *La Corse de 1768 à 1789*, 2 volumes, 1925, en a fait une étude savante.

(8) Le comte de Narbonne allait essayer de supplanter Marbeuf. Il fut soutenu par un parti puissant qui provoqua bien des incidents pendant les années suivantes. C'était d'ailleurs un bon soldat, homme de décision, volontaire, amoureux de popularité et sachant l'obtenir. Il affectait de flatter les Corses, de se mêler à leurs fêtes, d'écouter leurs doléances. On le louait surtout de ne pas aimer les intrigantes de Bastia, qui avaient séduit Marbeuf. Il fut particulièrement sévère pour les bandits et obligea, entre autres, Zampaglinu (Bonelli) à émigrer.

(9) En voici la liste complète : Guasco Joseph, Mari Paul, Alessandrini André, Adriani Vincent, Giubega Damien, Fabbiani Jean André, Grimaldi Charles, Cottoni Pierre, Ortoli Grégoire, Cuttoli Dominique, Abbatucci Pierre, Buonaparte Charles (18 mai 1772).

(10) En réalité la subvention payée par la Corse comme impôt au Roi, fut fixée à 120.000 livres. La répartition en attribuait un tiers à l'Au-delà des monts, un tiers à Bastia et à Aleria, un tiers à Corte, Nebbiu, Balagne et Cap Corse.

Ici, au Vescovatu, où je suis, on a entendu dire que les Français se sont aussitôt emparés de son revenu épiscopal. Le chanoine Biguglia a été choisi comme vicaire (11).

Les Colonna d'Ajaccio, qui étaient prisonniers à Bastia depuis dix mois, sous l'accusation de détention d'armes et de poudre, ont été remis en liberté.

30 mai 1772. — L'autre jour, à la Penta, des soldats volontaires français et des Corses, qui parcourent toute l'île à la recherche des bandits, se sont disputés à propos de la nourriture. Les Corses, après avoir désarmé les volontaires, en ont assommé quatre. Ils sont allés exposer leurs raisons devant M. Marbeuf, qui a ordonné de licencier les mobilisés de la Penta.

On a fait de même à la Pietra di Verde. Les volontaires, qui étaient insolents envers leur capitaine, nommé Olivieri, Génois au service des Français, ont été maltraités. Dans la Fiumorbu, les bandits ont eu une rencontre avec les volontaires ; il y a eu des dégâts ; deux maisons ont été brûlées.

Après-demain doivent arriver ici, de Bastia, M. Marbeuf, M. Narbonne, débarqué récemment de France, l'intendant Pradin, le Premier Président et beaucoup d'officiers de l'état-major, Mme Mema Varese et six autres dames, soit 25 personnes en tout. Elles vont festoyer à la Vetriera (12).

A li Feni, où l'on fabrique du verre, il y a seize familles allemandes, soit une centaine de personnes avec leur chapelain allemand.

Marbeuf et Narbonne viendront coucher, après la fête, ici au Vescovatu.

Les cinq cents prisonniers, qui furent faits au temps de Paoli, lors de l'assaut de Piedicorte, où était Panzani, et, qui se trouvaient toujours dans les prisons de Gênes, sont tous morts, hormis une cinquantaine, parmi lesquels Santu du Pietrosu. Il paraît que tous les vingt-cinq jours on badi-

(11) Saporiti fut remplacé par l'évêque Stefanini de Sagona, celui-ci par Guasco, évêque du Nebbiu et à ce dernier siège fut promu François Cittadella, chanoine de Sagona, que Stefanini consacra à Bastia.

(12) Marbeuf eut toujours une prédilection marquée pour ce séjour de Vescovatu, où il aimait à festoyer et à se reposer. La dame Varese était très connue à Bastia et fort en faveur auprès des autorités françaises.

geonnait de chaux les murs des prisons et on y faisait continuellement passer une canalisation d'eau, afin de provoquer la mort de ces malheureux.

En ce qui concerne l'évêché vacant de Mariana, vingt-deux concurrents ont envoyé des mémoires à Paris. Seul le grand vicaire s'est embarqué. On pense qu'il intriguera pour lui-même ou pour son maître.

(Traduction A. AMBROSI).

DEUX CHANSONS DE BÉRANGER

Nous parcourions récemment les œuvres complètes de Béranger, éditées en trois volumes par Perrotin, à Paris, en 1855, et nous fûmes agréablement surpris d'y découvrir plusieurs poésies ou chansons relatives à la Corse et à Napoléon. Quelques-unes, certes, sont devenues célèbres, comme celle du Cinq Mai et demeurent connues. Mais d'autres, par contre, restent absolument ignorées.

Nous avons pensé faire plaisir à de nombreux lecteurs en reproduisant ici les deux suivantes. Elles ont été composées entre 1834 et 1838. Toutes les deux traduisent les sentiments de l'opinion française au moment où le poète les composait ; à ce titre nous les croyons intéressantes. La première se rapporte à la naissance de Napoléon I^{er}. Elle met en scène deux Corses, qui échangent leurs impressions au sujet de la France en 1769. L'un est nettement francophobe ; il regrette cette époque de Paoli où l'île pouvait se croire définitivement libre ; l'autre, rallié à la domination française, s'efforce de consoler son compagnon.

La seconde chanson exprime les espérances et les regrets des Bonapartistes, à la nouvelle de la mort du même Napoléon I^{er}. Elle traduit à merveille des sentiments qui ont été longtemps ceux de beaucoup de Français et de Corses ou qui restent ceux de nombreux Ajacciens, légitimement fidèles à la mémoire de leur grand homme, comme nous avons pu le constater le jour où fut célébré l'anniversaire du Coup d'Etat du 18 brumaire.

A. A.

LE BAPTÊME

I

(Dialogue)

PREMIER CORSE

Nous voilà sujets de la France,
Qui nous envoie un gouverneur.
Y gagnera-t-elle en puissance ?
Y gagnerons-nous en bonheur ?

DEUXIÈME CORSE

De ce toit, vois d'ici le maître,
Bonaparte, ami des Français :
Tandis qu'il aide à leur succès,
Un second fils lui vient de naître.

PREMIER CORSE

Dans toute l'île une fête a donc lieu ?

DEUXIÈME CORSE

D'être à la France on y rend grâce à Dieu.

PREMIER CORSE

On dispose ainsi de la Corse
Sans nous dire : Y consentez-vous ?
La règle des rois, c'est la force ;
Ont-ils parlé : peuple, à genoux !

DEUXIÈME CORSE

Dieu le veut, comme il veut la joie
De ces époux qu'on vient fêter.
A l'église on va présenter
L'enfant qu'à leur cœur il envoie.

PREMIER CORSE

Où va la foule, au pied de ce rempart ?

DEUXIÈME CORSE

Voir de la France arborer l'étendard.

PREMIER CORSE

Sur nous, qu'avait opprimés Gênes,
 Un autre joug va donc peser ?
 Ce n'est pas à changer de chaînes
 Que l'on apprend à les briser.

DEUXIÈME CORSE

Voilà le baptême qu'on sonne ;
 Le cortège part triomphant.
 Ce fils n'est pas leur seul enfant :
 D'où vient tout l'espoir qu'il leur donne ?

PREMIER CORSE

Par le canon, quoi ! ce jour est fêté !

DEUXIÈME CORSE

Il sera cher à la postérité.

PREMIER CORSE

La Corse étonnera le monde,
 A dit un ami de nos droits.
 Mais s'il faut qu'un roi la féconde,
 Qu'enfantera-t-elle ? Des rois.

DEUXIÈME CORSE

La mère, dame sage et bonne,
 Sur son lit, le front incliné,
 Par le jour où son fils est né.
 Le recommande à sa madone.

PREMIER CORSE

Les chants français troublent ville et faubourgs.

DEUXIÈME CORSE

D'exploits futurs ces chants parlent toujours.

PREMIER CORSE

Pourtant les Corses sont des braves.
 Rome, la Rome des Césars,
 N'osait en prendre pour esclaves :
 Nous avons déjà des poignards.

DEUXIÈME CORSE

On lui donne un patron sans gloire :
C'est Napoléon, m'a-t-on dit ;
Mais si le saint est sans crédit,
Le nom semble fait pour l'histoire.

PREMIER CORSE

Chaque navire a pavoisé son bord.

DEUXIÈME CORSE

Les Anglais seuls désertent notre port.

PREMIER CORSE

En quoi l'âpre sol de cette île
Peut-il tenter un roi puissant ?
Nos mains, sans le rendre fertile,
L'ont inondé de bien du sang.

DEUXIÈME CORSE

Un carillon de bon augure
Reconduit l'enfant au logis.
Loin du sein, hélas ! tu vagis,
Pauvre petite créature !

PREMIER CORSE

Que vois-je au loin sur nos rochers déserts

DEUXIÈME CORSE

Un jeune aiglon qui plane dans les airs.

PREMIER CORSE

Quand l'ombre du manteau d'un maître
Passe entre le soleil et nous,
Qu'importe un enfant qui peut-être
Doit traîner sa vie à genoux ?

DEUXIÈME CORSE

Ami, Dieu seul renverse et fonde.
Ne peut-il, lui qui la défend,
Donner à la France un enfant,
A cet enfant donner le monde.

PREMIER CORSE

Quel bruit soudain se mêle aux cris joyeux :

DEUXIÈME CORSE

C'est le tonnerre : il ébranle les cieux !

*
* *

IL N'EST PAS MORT (1)

A moi soldats, à vous gens du village,
Depuis longtemps on dit : « Votre Empereur
A dans une île achevé son naufrage :
Il dort en paix sous un saule pleureur ».
Nous sourions à la triste nouvelle
O Dieu puissant qui le créas si fort,
Toi qui d'en haut l'as couvert de son aile,
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort ?

Lui mort ! Oh ! non. Quel tremblement de terre,
Quelle comète annonça son trépas ?
Croyons plutôt que la riche Angleterre
Pour le garder a manqué de soldats.
Les étrangers qu'épouvantait sa gloire
Feignent en vain de déplorer son sort ;
En vain leurs chants exaltent sa mémoire,
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort ?

Il partagea deux fois mon pain de seigle,
Et de sa main il m'attacha la croix ;
J'ai toujours vu, moi qui portais son aigle,
La mort en lui respecter notre choix.
Et des Anglais auraient cloué sa bière !
Et de sa tombe il défendrait l'abord !
Et sous leurs pieds il deviendrait poussière !
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort ?

(1) L'idée qui a fait faire cette chanson a bien longtemps régné au fond de nos campagnes, et même parmi les classes ouvrières des villes. Peut-être trouverait-on encore, dans quelque province, des individus qui conservent cette tradition populaire. (Note de Béranger).

Nous, ses enfants, nous savons qu'un navire
A ses géôliers nuitamment l'a ravi ;
Que, depuis lors, dans son immense empire,
Déguisé, seul, il erre poursuivi.
Ce cavalier de chétive apparence,
De la forêt, ce braconnier qui sort,
C'est lui peut-être ; il vient sauver la France.
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort ?

Mais dans Paris, parmi le peuple en fête,
J'ai cru le voir ; je l'ai vu ; c'était lui.
De la colonne il contemplait la faite.
Emu, troublé, je cours ; il avait fui.
Reconnaissant un vieux compagnon d'armes,
Si de ma joie il a craint le transport,
Pour se cacher ma joie avait des larmes !
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort ?

Un matelot qui connaît l'Inde esclave,
Pour nous servir veut qu'il y soit passé.
Il mène au feu le Mahratte si brave,
Et des Anglais l'empire est menacé.
Courant, volant, foudroyant des murailles,
Oui, de l'Asie, il revient par le nord.
Hélas ! sans nous qu'il livre de batailles !!
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort !

Des nations chacune a sa souffrance :
Il manque un homme en qui le monde ait foi. -
C'est lui qu'on veut ; rends-le vite à la France,
Mon Dieu, sans lui je ne puis croire en toi.
Mais, loin de nous, sur des rochers funestes,
Dans son manteau si pour toujours il dort,
Ah ! que mon sang rachète au moins ses restes !
N'est-il pas vrai, mon Dieu, qu'il n'est pas mort ?



LÉGENDES CORSES ⁽¹⁾

L'Église de Sainte Lucie de Tallanu

Il y a bien longtemps que, par toutes les pièves de la Corse, le moindre petit village, le plus humble hameau possédait une église. Chacun y apportait son offrande, quelques fleurs pour l'embellir, quelques simples ornements pour la parer, et c'était une joie pour tous que d'aller à la messe le dimanche, ou l'on s'y retrouvait presque comme chez soi, au milieu des présents et des fleurs que l'on avait donnés. Seul, peut-être, de l'île entière, le village de Poggiu de Tallanu n'en possédait pas. Pourquoi ? Nul ne le savait. Toujours est-il que les Poggiolinchi en étaient les premiers marris, obligés qu'ils étaient, pour se rendre aux offices, de se disperser dans les églises des villages voisins sous les quolibets et les moqueries de leurs voisins.

Un des leurs, plus entreprenant que les autres, excédé de cette pénible situation harangua ses compatriotes, en leur démontrant la fierté qu'ils auraient de posséder, eux aussi, comme les autres, une belle église.

Croyez-vous, après tout, que ce soit si difficile à bâtir ? leur dit-il. Nous avons les pierres au pied de la montagne, nous avons des bras ; qu'attendons-nous ?

D'un cri unanime la foule acclama cette idée et, abandonnant tout travail, choisit aussitôt comme emplacement le lieu où elle se trouvait. Les villageois partirent vers la montagne, qui avec des charrettes, qui avec des brouettes ou autres véhicules, pour y chercher les pierres.

Pendant toute la journée, ce ne fut qu'un défilé ininterrompu, chacun y mettant son courage, ses forces et sa fierté. On voulait, puisque l'on y était, faire le plus bel édifice de la région, et aussitôt on lui chercha un patron. Saint-Jean fut désigné à l'unanimité.

Quand la nuit fut venue, on décida de quitter le travail pour le reprendre le lendemain, animé de nouvelles forces.

(1) Ces légendes sont extraites du livre de M. Lanore, dont nous parlons plus loin.

Ah ! je vous réponds qu'elles trottèrent, les imaginations des Poggiolinchi, ce soir-là. Ce ne furent que rêves et projets. On entrevoyait déjà la nef, resplendissante de lumières, retentir de prières et de cantiques. On entendait la cloche joyeuse appeler le pâtre dans la montagne, sonner l'Angelus sur le village. On apercevait le clocher se dresser haut et fier entre les maisons. On voyait enfin l'église entièrement achevée et éclipsant par sa splendeur et sa beauté toutes celles des pièves environnantes.

Quand l'aube vint jeter une pâle lueur sur le faite des collines voisines, avant même que le coq chantât, tout le monde debout se précipita pour reprendre la truelle. Mais o stupeur ! la place que l'on avait encombré était vide. Plus un seul plan ni relief de maçonnerie ne subsistait ; seuls le piétinement des chevaux et les traces des roues témoignaient du travail de la veille.

On chercha les mauvais plaisants qui avaient pu jouer ce vilain tour, mais on ne trouva rien, si ce n'est tous les matériaux que l'on avait charriés, placés en tas, au pied d'une petite colline, sur un ravissant plateau. On fut intrigué. Mais sans se décourager, on reporta toutes les pierres sur l'emplacement précédemment choisi, et l'on recommença avec plus d'ardeur encore.

La journée se passa, la nuit aussi et, le lendemain matin, de nouveau, tout avait disparu. Vraiment le fait devenait étrange ; certains parlaient de sorcellerie et quelques défections commençaient à se produire.

L'instigateur du projet, voulant raffermir les courages, monta sur une estrade improvisée et, dans une courte harangue insinua, avec beaucoup d'habileté, que les habitants des villages voisins, jaloux des travaux, ne devaient pas être étrangers à ce mystère.

« Ah ! mes amis, ne vous laissez pas abattre, nous verrons bien qui cédera le premier, ce ne sera pas moi, je puis vous le certifier ».

« Nous non plus, » reprit la foule de nouveau subjuguée. Et chacun, reprenant la pelle ou la pioche, les pierres recommencèrent à affluer sur la petite place. Déjà les fondations étaient creusées, on avait tracé sur le sol la forme de l'église, et au fur et à mesure que le travail avançait, la fièvre reprenait les Poggiolinchi. Il fallut que la nuit vint arrêter leur ardeur pour qu'ils allassent prendre quelque repos.

Chacun partit. Parmi eux pourtant, il en était quelques-uns bien décidés cette fois à tenir tête à ces malandrins qui venaient les braver jusque chez eux ; aussi armés de bâtons, une dizaine se postèrent tout alentour du chantier et, cachés dans les buissons, attendirent.

Les heures et les heures passèrent. Le silence régnait dans la vallée, et la lune entourée d'étoiles glissait lentement dans les nues, allongeant sur le sol l'ombre des grands arbres. Rien de suspect n'apparaissait, les blocs de pierre étaient toujours à leur place et les dix hommes commençaient à croire que cette fois ils avaient bel et bien lassé les importuns, quand, tout à coup, on entendit le crissement aigu de roues sur leurs essieux et le tintement joyeux d'une clochette. Un homme alors apparut devant une petite charrette traînée par un âne. Il était grand et beau. Il s'arrêta et, avec une facilité extraordinaire, prit les plus gros blocs qu'il plaça sur la charrette et, quand celle-ci fut complètement chargée, lentement il partit sans que le petit âne parût souffrir du poids de son chargement.

Tout d'abord les dix hommes furent stupéfaits devant la force de l'inconnu et ils eurent peur. Mais l'un deux, pourtant plus courageux, s'armant de son bâton, s'avança vers l'homme pendant que ses neuf compagnons sortaient de leur cachette. A leur vue l'intrus s'arrêta et dit :

« Que voulez-vous ? »

« Te demander ce que tu fais ici avec ces pierres, répondit le Poggiolincu ».

Un sourire plein de bonté erra sur le visage de l'inconnu et, mettant la main sur l'épaule de son interlocuteur, il lui dit :

« Je suis Saint Jean, mon ami ; je sais que vous allez construire une église et je vous remercie d'avoir pensé à moi, mais hélas ! vous avez choisi un emplacement déplorable, car, à deux mètres de profondeur repose le corps d'un homme assassiné. Le terrain que je vous ai désigné est sur le plateau, là-bas, où depuis deux nuits déjà je transporte vos pierres. Allez, croyez-m'en, c'est là que vous devez bâtir mon église. » Puis il disparut.

Les habitants du Poggiu, sages et bons chrétiens, suivirent les conseils du Saint et c'est ainsi que l'on peut voir encore, au pied de la montagne, cette église à l'étonnante histoire.

L'Âne qui buvait la lune

Le berger Luciani, accompagné de son âne, descendait de la montagne et se rendait à Bastia. Le bât de son compagnon était chargé de fromages frais qu'il comptait vendre un bon prix au marché.

C'était par un superbe clair de lune, inondant d'une pâle lumière les montagnes d'alentour. Un sentier sinueux et le malin torrent serpentaient en épousant toutes les formes du terrain. Luciani comptait sur ses doigts le capital qu'il escomptait de cette vente et songeait à l'emploi qu'il allait en faire, quand son âne, éprouvant le besoin de se désaltérer, se pencha sur l'eau du torrent où la lune se reflétait dans toute sa rotondité.

A ce moment précis, un nuage eut la malencontreuse idée de venir se placer entre l'astre et la terre, plongeant celle-ci dans une obscurité presque complète.

« Tiens, tiens, s'écria le berger, mon âne qui boit la lune. » Et devant cette constatation, il s'arma de son bâton et en caressa l'échine de la pauvre bête qui ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Par une malchance inouïe, le nuage poursuivant sa route, libéra la lune juste au moment où l'âne se relevait.

« Ah ! Ah ! reprit Luciani, je savais bien que j'aurais raison de toi, mauvaise bête. »

Et tous deux reprirent leur marche, le premier fier de sa tactique et le second plus mélancolique que jamais.

Ils allèrent encore longtemps ainsi, dévalant le sentier, faisant résonner la vallée du bruit de leurs pas pendant que là-haut, la pâle Phoebée semblait sourire avec malice.

A un certain moment, le sentier se mit à longer le torrent plus près encore.

L'eau ruisselait sur chaque pierre, en clapotant doucement ; elle glissait, limpide et légère, reflétant une lueur d'argent et répandait une tentante fraîcheur qui venait dilater les narines de maître Aliboron. Pendant quelques minutes il résista à la tentation, jusqu'au moment où enfin, n'y tenant plus, il se pencha sur le beau miroir où il se mirait.

Hélas ! Cette faiblesse devait lui être fatale, car comme la première fois, un épais nuage vint faire croire au berger stupide que son âne absorbait l'astre des nuits.

Cette fois, Luciani entra dans une fureur terrible et, tout

en tapant sur la pauvre bête, il lui débita tout le répertoire des jurons corses ; ce ne fut que quand, l'échine rompue, l'âne s'étendit raide mort sur le sentier, que sa fureur s'apaisa. Le nuage enfui, l'astre réapparut.

Une fois encore le berger triomphait. Dans la chute, les fromages écrasés roulèrent dans le sentier et tombèrent dans le ravin. Mais ce désastre ne désarma pas le brave homme qui, comme Perrette, aurait pu dire : « Adieu, veau, vache... » Il sourit au contraire et tandis que, les deux mains dans ses poches, il regagnait son village, il pensait avec orgueil que s'il avait perdu son âne et ses fromages, il avait tout au moins rendu un fier service à l'humanité, en lui sauvant l'astre que son âne avait tenté de dérober.

J. LANORE.

BIBLIOGRAPHIE

Le souvenir de Napoléon à Ajaccio (1). — Un livre de M. J. B. Marcaggi sur Napoléon n'est jamais une œuvre négligeable. Peu d'historiens sont capables de porter sur l'homme miraculeux un jugement aussi proche de la vérité. Notre confrère a, depuis 1895 (il y a déjà près de quarante ans !) écrit sur ce sujet d'excellentes études. Sa « **Genèse** » était l'une des meilleures biographies que nous ayons sur Bonaparte enfant, car en dehors de son talent personnel, notre confrère a pour lui l'avantage d'être Ajaccien et Corse, de vivre dans la cité où son héros naquit et grandit pendant ses premières années. Il est donc par affinité de race comme par habitude du milieu plus susceptible d'expliquer la psychologie napoléonienne.

Nous n'en voulons pour preuve que le dernier ouvrage paru sur le même sujet, celui de l'historien allemand Ludwig : savant peut-être, mais exact non, car cet étranger n'a pas plus compris la formation de Napoléon que Taine, pour qui le plus grand de tous les Corses est un monstre inhumain. Nous dirons avec Marcaggi que, bien au contraire, le vainqueur d'Austerlitz était un sentimental affectueux, ambitieux sans doute, mais enthousiaste et pratique, forgé par la terre corse à l'image des autres Corses et moralement préparé par l'histoire de son île. L'éducation française en façonna l'es-

(1) Un vol. in-16 de 131 pages illustrées, édité par Jacques Romaldi à Ajaccio, 1930, prix : 10 francs. — C'est une édition revue, corrigée et complétée d'un volume analogue, paru à la même librairie en 1921.

prit, en aviva l'intelligence, mais n'effaça pas le tempérament corse qui seul peut éclairer la plupart des actions du héros. Aucun de nos compatriotes ne saurait infirmer notre jugement sur Ludwig, mais applaudirait à la dernière Genèse de Marcaggi, brève en apparence, mais si pleine de faits qu'elle en devient passionnante.

Le sujet lui est en effet trop familier puisqu'aucun des traits caractéristiques du personnage ne lui échappe. Il le suit attentivement depuis sa naissance jusqu'à brumaire. L'enfant d'abord « qui était d'un tempérament vif, batailleur, qu'on appelait **Ribulione**, le perturbateur, et qui, malgré les coups, les réprimandes, persistait à vagabonder au bord de la mer, avec son frère de lait, Ignazio, le fils de sa nourrice, prenait part aux querelles des enfants de la ville avec ceux des faubourgs » ; l'élève du collège d'Autun ensuite « qui, objet de curiosité et de taquineries pour les jeunes nobles de sa classe, se promenait constamment seul à l'heure des récréations, demeurait étranger à tous les jeux, et se reportait par la pensée avec force vers son pays natal... pauvre exilé, atteint de la nostalgie du chaud soleil d'Ajaccio, de son ciel pur, de sa mer bleue ». Le voilà candidat-officier à Brienne, où il apporte « au milieu de jeunes adolescents enthousiastes, qui rêvent de leurs prochains galons, son esprit grave, net, réfléchi, sa susceptibilité de Corse farouche » ; puis lieutenant à Valence, méditatif et rêveur, studieux et discipliné, mais impatient d'action, débordant d'enthousiasme pour la liberté, disposé à tout oser pour assurer le triomphe des idées nouvelles » ; enfin à Ajaccio, où son besoin d'activité trouve l'occasion de se déployer dans les intrigues politiques et les luttes de la rue pour la conquête du grade de lieutenant-colonel dans la garde nationale ».

Ces débuts dans la vie ont eu sur la formation de l'esprit napoléonien une grande influence. « Il a vingt-trois ans ; tout enthousiasme irréfléchi est éteint en lui ; il calcule ses actes avec prudence, saisit, d'un esprit délié, l'écheveau embrouillé d'une **combinazione**, se plie au gré des circonstances. Mais il garde de la foule initiale de son tempérament la décision prompte, le coup d'œil rapide et d'ensemble. La forme de ses lettres elle-même se modifie ; sa phrase acquiert de la concision, se débarrasse de toutes les superfluités de style ».

Il allait avoir besoin de ces qualités dans des circonstances pénibles, la sécession de la Corse, qui firent de lui un proscrit et des membres de sa famille des épaves de la grande ville de Marseille. Elles lui permirent d'échapper à ses adversaires fanatisés et d'opter entre une carrière corse, limitée, étriquée, et la grande aventure en France, l'épopée inoubliable. Il y était préparé, dit Marcaggi, dans un passage qui est une fine analyse du génie napoléonien : « Le capitaine d'artillerie Bonaparte avait vingt-quatre ans. Comme les Corses d'autrefois, les assises de ses idées étaient la famille et la patrie ; comme eux, il ne concevait que l'idéal militaire et les réalités de la politique ; comme eux enfin, il avait l'orgueil de soi, l'impatience de toute autorité, l'énergie indomptable, l'ambition immodérée, l'esprit vif et l'âme ardente. » Il s'était développé librement, en suivant la pente naturelle de son esprit. Aux écoles royales, il avait vécu en Corse irréductible, replié sur lui-même. Ensuite, au régiment, il avait refait, tout seul, son éducation avec une frénésie de savoir. Prédisposé par atavisme à ne goûter que les réalités de la vie politique et sociale, du métier des armes, il avait pas-

sionnement et presque exclusivement alimenté son cerveau de connaissances exactes sur les institutions des peuples et des gouvernements, sur l'art militaire. Sa curiosité d'esprit avait été sans cesse en éveil. Mais si étendues et si variées que fussent ses connaissances, il les avait absorbées tout naturellement. Son esprit étant, par essence, clair, net et précis, elles s'étaient ordonnées dans son cerveau, gravées en traits ineffaçables dans sa mémoire, sous forme de chiffres, de faits, de renseignements essentiels, etc... »

Et Marcaggi continue la subtile étude. L'Égypte en 1799, le séjour à Ajaccio de cette même année (le dernier de sa vie) montrent que Bonaparte est désormais en possession de tous les moyens qui enfanteront Napoléon. La prodigieuse carrière est commencée. Le Corse génial va refaire la France, discipliner la Révolution, la rendre durable, auréoler le nom de ses patries, la grande et la petite, d'une gloire ineffaçable, sans égale. Il devient un surhomme, échappe à l'analyse et Marcaggi moins prétentieux que Ludwig arrête son travail.

Ses deux derniers chapitres portent les titres suivants : Napoléon et Pozzo di Borgo ; l'Appel de la Corse à Sainte Hélène. Il semble que l'auteur ait trouvé les véritables raisons de la haine que Pozzo voua à l'Empereur, haine réciproque et bien corse d'ailleurs, qui autorisa le premier des deux à dire à Talleyrand, en 1814 : « Ce n'est pas moi sans doute, après Waterloo, qui ai tué politiquement Bonaparte, mais c'est moi qui lui ai jeté la dernière pelletée de terre, p. 72 ». Le souvenir de la Corse hanta le grand proscrit à Sainte Hélène et, de 1815 à 1821, on peut dire que ses seuls regrets furent le fils qu'il avait à peine eu le loisir de connaître, et la terre natale qu'il n'avait jamais pu oublier, même au temps si rempli de sa carrière impériale. Plus la mort se rapprocha, plus l'obsession grandit. On peut, dans son Testament, trouver la preuve des souvenirs corses qui harcèlent son cerveau et qui lui font dicter ces dernières phrases, le 29 avril : « Je lègue à mon fils ma maison d'Ajaccio (2) et ses dépendances ; deux maisons aux environs des Salines avec jardins, tous mes biens sur le territoire d'Ajaccio pouvant lui donner cinquante mille francs de rente ! »

Après le livre d'Arthur Lévy, après celui de Lorenzi de Bradi (3) si intéressants à divers titres, le sujet est à peu près épuisé..... Ceux qui n'auraient pas le loisir de parcourir les gros livres de Chuquet, de Masson et d'autres, trouveront dans celui de Marcaggi l'essentiel de la psychologie napoléonienne. Aussi tous les admirateurs du grand Empereur voudront-ils, et ils auront raison, posséder cet ouvrage (4). — (A. A.).

(1) On sait que cette maison, après avoir été détruite en partie pendant les troubles révolutionnaires, fut reconstruite et meublée par la mère de Bonaparte et qu'elle est devenue monument historique.

(3) **La vraie figure de Bonaparte en Corse** ; éditeur Flammarion, Paris.

(4) Ajoutons que le livre est complété par quatre chapitres consacrés aux lieux de pèlerinage napoléoniens à Ajaccio, aux monuments érigés à Napoléon à Ajaccio, au musée napoléonien de l'Hô-

Quelques sites et figures corses. — S'il est un département français béni des dieux et aimé des hommes, c'est bien la Corse. Les poètes l'ont chantée à l'envi, les historiens lui ont prodigué leurs meilleurs pages, et les éditeurs se disputent la gloire, et le le profit, d'imprimer toute une littérature corse. Les peintres rivalisent de talent pour fixer sur leur toile les sites de l'île enchantée. Les gens qui ont des loisirs, les touristes, les admirateurs d'une nature, unique au monde la parcourent en tous sens enchantés par une suite de tableaux, merveilleux, changeants, parlant aux yeux aussi bien qu'à l'âme.

Il n'y a guère qu'un demi-siècle que la patrie du grand Empereur a commencé d'avoir ses admirateurs. Jusque là, elle était peu connue, ou du moins très mal, même inconnue.

C'était la **vendetta**, le maquis où bandits et gendarmes se faisaient une guerre mi-héroïque, mi-comique. On n'allait pas plus loin.

Guy de Maupassant nous donne, de la Corse, une note plus personnelle qu'exacte. « C'est, dit-il, un monde encore en chaos, une tempête de montagnes que séparent des ravins étroits où roulent des torrents ; pas une plaine, mais d'immenses vagues de granite et de géantes ondulations de terre, couvertes de maquis ou de hautes forêts de châtaigniers et de pins. C'est un sol vierge, inculte, désert, bien que parfois on aperçoive un village, pareil à un tas de rochers au sommet d'un mont. Point de culture, aucune industrie, aucun art. C'est là même ce qui frappe le plus, en ce superbe et dur pays : l'indifférence héréditaire pour cette recherche des formes séduisantes qu'on appelle l'art ».

« Les Insulaires, disait Napoléon, ont toujours quelque chose d'original, par leur isolement qui les préserve des irrptions et du mélange perpétuel qu'éprouve le continent ». Isolement encore plus complet pour la Corse, puisqu'il est constitué par le double rempart de la hauteur des montagnes et de la largeur des eaux.

Toute une bibliographie corse existe donc, bibliographie qui restera toujours inachevée, puisque chaque jour un écrivain ou un éditeur d'art, apportant une nouvelle pierre à l'édifice. La province elle-même ne veut pas rester en infériorité, et c'est ainsi qu'à Morlaix, MM. Riou-Querné viennent de faire paraître : « **Quelques sites et figures Corses** ». Volume des plus intéressants, dû à la plume alerte d'Arthur Bagot. Ce n'est pas un essai que fait cet écrivain en consacrant à la Corse des pages pleines d'humour, puisque déjà il a publié des « **Souvenirs de Corse** » qui ont obtenu un très vif succès.

Son livre est une succession de récits, auxquels l'exactitude n'enlève rien de leur intérêt. Ce sont des aventures qu'il aurait pu corser, sans jeu de mots, et enjoliver à sa guise. Non ! il raconte ce qu'il a vu ; mais il a su voir et il sait raconter.

Ses impressions sont précises et curieuses et il sait y mettre une note bien personnelle. Avec lui, on traverse les gués, on escalade

tel de ville, à la collection napoléonienne du musée Fesch et par deux Appendices : les ancêtres de Napoléon et les conversations sur la Corse à Sainte Hélène.

les pics, on s'écorche aux ronces des sentiers, et toujours avec la même bonne humeur. C'est un heureux compagnon de voyage, avec qui on ne s'ennuie pas. Il nous fait admirer la Corse, et, qui mieux est, l'aimer. (1).

A. Guillemin.

Pesciu Anguilla. — Tel est le titre original du nouveau roman de M. Sébastien Dalzeto (1), dont nous avons dit, en d'autres occasions, les mérites littéraires. Ce livre amusant est un véritable roman psychologique qui permet à l'auteur d'affirmer son talent. L'**Anguilla** est un jeune vagabond bastiais, habitant du Pontettu, personnifié par cette épithète bien connue de « civez », élevé par un père ivrogne et par une de ses mères admirables de courage, que notre milieu corse renferme à tant d'exemplaires. Il suscite l'intérêt d'une famille bourgeoise de la ville. Elle lui fait donner l'instruction, qu'il n'aurait pas eue sans cela, malgré toutes les lois sur l'obligation scolaire, et le pousse jusqu'au sacerdoce ecclésiastique, qu'il accomplira avec cette foi, cette piété, ce dévouement pour les humbles, dont notre clergé corse donne presque toujours l'exemple. Tel est le sujet qui permet à notre auteur d'écrire un roman de mœurs, d'une époque qui n'est pas bien loin de nous, une étude sociale qui comptera parmi les meilleures œuvres de notre littérature. Renonçant pour une fois au thème si facile de la vendetta, qui jusqu'ici était à peu près l'unique inspiration de nos romanciers, insulaires et continentaux, l'écrivain a groupé dans son récit les types populaires de nos petites cités ; il les a fait vivre et souffrir sous nos yeux, avec leurs défauts et leurs vertus. Il les a peints au naturel, avec leur langage virulent, leurs petites ambitions, leurs rêves étiés, qui ne dépassent pas les limites d'un idéal utilitaire. Son tableau est d'un pur réalisme, nous dirons même qu'en dehors de quelques remarques où transperce l'amertume qui caractérise toute l'œuvre de l'auteur et dont tous ses romans sont empreints, toutes les scènes sont d'une vérité saisissante pour quiconque veut bien se donner la peine de regarder le monde qui l'entoure.

Ce roman vécu, dont sans doute l'historien lui-même se servira plus tard, a un autre mérite, non le moindre à nos yeux. Il est écrit en corse, en dialecte des environs de Bastia. C'est la première fois que l'essai en est fait dans un récit de longue haleine. Notre langue n'avait jusqu'ici connu que les honneurs de la poésie ; elle n'avait permis d'écrire des contes, des nouvelles, des articles de journal. Santu Casanova, dans sa **Tramontana**, Bonifacio dans ses fines comédies, avaient montré qu'on pouvoit attendre mieux d'elle. Dalzeto

(1) Arthur Bagot : **Quelques sites et figures corses** ; scènes vécues, illustrées d'après photographies de l'auteur ; in-12 de 356 pages, librairie Riou-Querné, à Morlaix, 1929. Prix : 10 francs. — Voici les titres de ses douze chapitres : Une ascension à l'homme de Cagna. — Dans la tribune de Saint-Damien. — Dix jours à Portigliolu. — De Zicavu à Ghisoni. — Chasses à courre. — Chez le curé de Pietrosella. — Une fabrique de bouchons. — Pas de lanterne. — Pochade prise au col d'Albitreccia. — Fontanaccia et Cauria. — Le dimanche des Rameaux, à Sartène. — Une tournée en mars.

(1) Broch., in-12 de 196 pages, librairie des éditions **Notre maquis**, 2, rue Fontaine au Roi, Paris XI^e, 1930. Prix : 10 francs.

fait la preuve qu'elle est un instrument entièrement forgé pour notre littérature. Si l'orthographe reste parfois incertaine (et il sera facile de se mettre d'accord), il est archicertain que l'expression de l'idée, dans toutes ses variétés, trouve dans notre vocabulaire tout l'arsenal des mots qu'il faut à l'écrivain. **Pesciu Anguilla** peut nous paraître un tour de force ; Dalzeto a eu le talent nécessaire pour l'accomplir. Nous n'hésitons donc pas à dire que son livre marquera une date dans notre histoire du mouvement régionaliste de la Corse et qu'à ce titre seul, même en faisant abstraction de l'intérêt réel du roman, il mérite d'être lu par tous nos compatriotes. Je leur donne l'assurance qu'ils ne seront pas déçus.

Vacances en Corse. — Etre reçu au baccalauréat et recevoir de parents intelligents, comme récompense, un billet de voyage en Corse, c'est là double bonheur pour un jeune homme laborieux et d'esprit curieux. Voilà ce qui nous a valu ce récit de voyage effectué par deux lycéens qui, pédestrement presque toujours, s'en vont à travers notre île pendant leurs vacances : « Devant eux défilent des sites pittoresques et justement réputés : les Calanques étranges et dantesques, l'admirable golfe de Portu, Bonifacio l'africaine, Sartène, la cité du banditisme (autrefois !), Ajaccio, Cargèse la ville grecque, l'île Rousse, Calvi, la fière Corte, capitale déchue, Bastia ville moderne, et le Cap, délicieux comme une oasis après la solitude des grands maquis ». Ils observent, ils interrogent, ils recueillent les anecdotes et les traits de mœurs, notant toujours avec sympathie les particularités d'une civilisation, dont, en garçons intelligents, il ne s'étonnent pas pour critiquer et apprécier, comme elle le mérite, l'hospitalité désintéressée des Corses. C'est en somme une suite d'interviews qu'ils nous donnent là, en un français qui n'est pas toujours d'une élégance consommée sans doute (ce qui nous change un peu de toutes les recherches de style à propos de la Corse), avec quelques erreurs orthographiques dans les mots corses ou les noms propres (2), qu'il sera facile de corriger dans une seconde édition, mais des interviews qu'ils ont su coordonner et rendre vivants. La lecture en est vraiment beaucoup moins fastidieuse que celle de tant d'autres récits de voyage. Quelques gravures sur bois, d'après les dessins, de l'un des auteurs, ornent le volume qu'on parcourra avec plaisir et qui offre, d'après une circulaire qui y est jointe, « la particularité originale et peut être rare d'être le résultat d'une collaboration familiale, le père étant l'éditeur de l'œuvre de ses enfants dont l'un est l'auteur et l'autre l'illustrateur ».

L'Annu corsu. — MM. Antoine Bonifacio, Paul Arrighi et Pierre Leca ont fait paraître leur anthologie pour 1931. Cette brochure de 192 pages ne dépare pas la collection de ce périodique qui a vu le jour en 1923. Nous oserions presque dire que celui de cette année est encore plus beau et plus vivant. D'abord parce qu'il contient 192 pages, puis parce que le nombre de ses collaborateurs s'est accru

(1) Grand in-8, de 214 pages, édité par F. Lanore, 48, rue d'Assas, Paris VI^e. Prix : 10 francs. Nous en avons extrait les deux légendes publiées dans ce même numéro.

(2) Par exemple : **La vigna del vescavo** au lieu de **vescovo** ; **Calionzana** pour **Calenzana** ; **Ponte Lecchia** pour **Ponte-Leccia** ; **Morcaglia** pour **Morosaglia**, etc.

(quarante auteurs ont collaboré à celui-ci) et enfin parce que l'illustration est encore plus abondante que dans les précédents. Il comprend trois parties : une en dialecte corse de 72 pages ; une en français de 81 pages ; une troisième est consacrée à la correspondance venue des colonies et à la chronique littéraire de l'année. La publication dirigée par les trois lettrés qui sont MM. Arrighi, Bonifacio et Leca est digne de figurer dans toutes les bibliothèques. Comme le dit une circulaire, l'**Annuaire corsu** n'est pas un almanach populaire, mais une lecture pour gens cultivés. Il est bien l'expression du félibrige corse et nous en félicitons sincèrement ceux qui l'ont conçu. Nous applaudissons en particulier des deux mains à l'article que M. Bonifacio, dont le bon sens et l'aisance dialectale font notre admiration, a publié sous le titre : **Intervista** (page 16). Nous aurions voulu l'écrire. Ceci dit sans aucun préjudice pour le talent de ses collaborateurs qui font honneur à l'intelligence corse. Le volume est en vente à Nice, 2, avenue Félix Faure : prix 9 francs.

Vannina d'Ornano. — Excellente étude de M. Fumaroli sur ce sujet dramatique. Vannina était-elle coupable ? La démonstration de l'auteur, exclusivement fondée sur des documents, dont quelques-uns étaient inédits, conduit à cette conclusion : Vannina trahissait son mari et sa patrie. Sa condamnation à mort était justifiée, mais était-ce à Sampiero à l'exécuter de sa main ? Certes non. Cependant la légitime exaspération de l'époux et du patriote atténue le crime. On tue pour bien moins que cela aujourd'hui et on obtient son acquittement (Cf. **Petit Marseillais** des 24, 25 et 26 décembre).

Un combat naval près de Bastia. — On trouvera sous la signature de M. A. Clavel, dans le **Petit Marseillais** du 11 novembre 1930, le récit d'un combat glorieux que le navire français l'**Abeille**, un simple brick de 20 canons, dont le commandant s'appelait de Mackau, livra à une frégate anglaise l'**Alacrity**, mieux armée que lui, le 26 mai 1811, dans les parages de Bastia. C'est une preuve que la marine française osait encore affronter l'ennemi et que nos vaisseaux ne se réfugiaient pas toujours dans les ports, malgré la supériorité écrasante de la marine anglaise.

Une lettre inédite de Napoléon 1^{er}. — On vient de vendre à Londres une lettre que Bonaparte écrivait en mai 1796 à la femme de Tallien, la célèbre Thérésia Cabarrus, dont les modes excentriques et la conduite scandaleuse défrayaient tant les conversations à Paris, mais qui entretenait des relations amicales avec Joséphine de Beauharnais. On était à l'époque où le général, tiré de l'obscurité par la journée du 13 Vendémiaire, remportait à la tête de l'armée d'Italie les victoires prestigieuses que l'on sait et continuait à être amoureux de sa femme. Nous reproduisons cette lettre d'après la **Petite Gironde**, à titre de curiosité pour les nombreux amateurs qui nous lisent. On y verra que le jeune homme, qu'était encore notre grand compatriote, savait prendre le ton galant et mondain. Il est vrai que les charges d'un Empire ne pesaient pas encore sur lui. Ajoutons que la vente du document a atteint le prix de 26.000 francs.

« Milan, 29 floréal, au IV (1).

« A la citoyenne Tallien,

« Je vous dois des remerciements, belle citoyenne, pour le souvenir que vous me conservez et pour les choses aimables contenues dans votre apostille. Je sens bien qu'en vous disant que je regrette les moments heureux que j'ai passés dans votre société, je ne vous répète que ce que tout le monde vous dit : vous connaître, c'est ne plus pouvoir vous oublier. Lorsque l'on a quitté les charmes de votre société, l'on désire vivement s'en rapprocher...

« Mais l'on dit que vous allez en Espagne. Fi ! C'est très vilain, à moins que vous ne soyez de retour avant trois mois (2), afin que cet hiver nous ayons le bonheur de vous voir à Paris. Allez donc en Espagne visiter la caverne de Gil Blas. Moi, je vais à Rome visiter toutes les antiquités possibles, enfin que dans le cours de novembre jusqu'à février nous puissions raconter sans cesse.

« Croyez-moi, avec l'estime, la considération, je voulais dire le respect, mais je sais qu'en général les jolies femmes n'aiment plus ce mot là. — BONAPARTE ».

En marge : « mille et mille choses à Tallien ».

Amoureuse de l'île de beauté. — C'est le titre d'une nouvelle publiée par M. Mignucci, avocat, auteur de plusieurs romans inédits, dont l'action se déroule en Corse. Elle a permis à notre compatriote de chanter les charmes de notre île, de les faire apprécier par la jeune étrangère qu'il rencontre sur le bateau de la compagnie Fraissinet, et que notre petite patrie retiendra. Le style est alerte et la lecture agréable (**Petit Marseillais** des 28 et 29 décembre 1930).

NOUVELLES

en quelques lignes

L'agriculture. — Les nouvelles agricoles venues de l'île sont bien pessimistes. La culture de l'olivier, qui a été jusqu'ici une des grandes ressources de nos campagnes, traverse une crise : la maladie a détruit une partie de la récolte et d'ailleurs la vente de l'huile est moins facile et moins rémunératrice. Le cédrat sur lequel on avait fondé tant d'espairs ne trouve plus d'acquéreur à vil prix, à cause de la surproduction. L'ensemencement du blé, de plus en plus réduit, ne constitue plus une ressource sérieuse. La châtaigne voit le nombre des consommateurs se réduire de plus en plus. La succulente farine qu'on en tire se vendra mal cette année, car en ce mois de janvier c'est à peine si l'on commence à moudre le fruit.

(1) On était au lendemain de la victoire de Lodi et de l'entrée triomphale à Milan.

(2) Il ne se doutait pas que les opérations le retiendraient en Italie jusqu'à l'année suivante.

les moulins n'ayant pas pu fonctionner faute d'eau. La rareté de la main d'œuvre agricole, la sécheresse, le vent, sont autant d'obstacles pour l'agriculture. Et cependant c'est d'elle seule que la Corse peut attendre l'aisance et il faut, malgré tout, garder sa foi, lutter contre le découragement qui risque de vider la Corse de ses habitants avec une progression accrue.

La culture de la vigne. — Nous nous étions fait l'écho des craintes de nos agriculteurs au sujet de l'interdiction des nouvelles plantations de vignobles. Le danger semble écarté. Un nouveau projet de loi se contente de taxer fortement, et suivant un tarif progressif, les vignes dont la production dépasserait cinquante hectolitres à l'hectare. En d'autres termes, le projet vise à surimposer les vignobles de cépages inférieurs, et à rendement abondant, donc les vins ordinaires, ce qui revient à dire les vins de consommation courante. Ils coûteront plus cher. Voilà qui est fait pour diminuer la cherté de la vie !

Le problème de la main d'œuvre. — Serait-on à la veille d'une solution ? Les navires venant d'Italie ne cessent de débarquer des ouvriers italiens. En quinze jours, au mois de décembre, les rôles des passagers en signalent 3888, s'ajoutant aux 2489 de novembre. Mais la plupart demandent à être employés dans les petites industries, comme charbonniers, non comme ouvriers agricoles. Et c'est de ceux-ci que la Corse a besoin. Ainsi commence-t-on déjà à se plaindre de l'encombrement du marché de la main d'œuvre et les ouvriers insulaires, craignant la concurrence, demandent une réglementation. L'excès en tout est un mal.

La population en 1929. — Les statistiques du mouvement de la population pour 1929 ont été publiées ; nous y relevons pour la Corse : 1247 mariages, 4015 naissances, 3664 décès, soit un excédent de 321 naissances. Chiffres faibles sans doute, peu réconfortants, mais qui, par comparaison, montrent que le mal du dépeuplement n'a pas progressé aussi vite chez nous que dans les autres départements français, dont les trois quarts sont en régression. Si nous prenons par exemple la Creuse, qui a le même chiffre de population rurale, une superficie comparable et le même sol montagneux, nous y voyons que l'émigration sévit au moins autant (75 p. 10.000) ; si les mariages y sont un peu plus nombreux (640 de plus), la natalité légèrement plus forte (125 de plus), la mortalité est bien supérieure (un millier de plus). Le chiffre total des Corrèziens est, en 1931, redescendu à celui de 1821. La Ligue pour l'accroissement des familles nombreuses, dont notre député M. Landry est un des vice-présidents les plus actifs, aura fort à faire pour remonter le courant et pour sauver la France.

L'hygiène en Corse. — Un rapport du directeur des services de l'hygiène en Corse, M. Pitti-Ferrandi, nous informe que la lutte antipaludique vient de recevoir son organisation définitive. Après la fondation de la ligue antipaludique (1901) par les docteurs J. Thiers et Zuccarelli, après la création du service de distribution des dragées de quinine par le Conseil général, après les missions renouvelées de l'institut Pasteur, les études du docteur Sergent, le voyage du directeur de la fondation Rockefeller en 1925, cette fondation, grâce au professeur Brumpt, créa le dispensaire de Portu-Vecchiu en 1927, tandis qu'une loi attribuait au département une

subvention de 500.000 fr. pour l'organisation de quatre nouveaux dispensaires. Le professeur Brumpt, animateur de toute cette œuvre, vient de faire désigner, par l'office d'hygiène sociale, deux médecins pour diriger les dispensaires du secteur nord et sud de la Corse, sous la direction administrative de l'inspecteur départemental Ajaccio, Proprianu et Portuvecchio pour le sud, Casamozza, Aleria, Saint-Florent, Calvi pour le nord). En 1931, l'organisation sera complète. Souhaitons que le paludisme, fléau de la Corse, recule bientôt, grâce à tous ces dévouements, que la générosité de M. Rockefeller nous a permis d'utiliser. Mais pour qu'il disparaisse, il faudra y ajouter l'assainissement, achever l'adduction d'eau potable et commencer l'exploitation agricole de terrains marécageux.

La tuberculose en Corse. — La terrible maladie des jeunes fait, on le sait, de redoutables progrès dans l'île. Le ministère de l'hygiène aurait décidé la fondation d'un sanatorium insulaire, dont la dépense de six millions serait couverte par l'Etat, puisque le département se trouve dans l'impossibilité d'en payer le quart. L'emplacement en aurait trouvé à Tattone, près du chemin de fer : déjà les pourparlers seraient engagés avec les propriétaires du terrain et presque terminés. Puisse cet établissement fonctionner bientôt dans l'intérêt de nos malheureux compatriotes atteints d'un mal aussi cruel. Il complètera utilement les services rendus par le préventorium de Luri qui, grâce à une initiative particulière et louable, a déjà rendu la santé à tant d'enfants.

Réflexions sur notre démographie. — Un rapport, avec graphique, de l'inspecteur départemental de l'hygiène, donne quelques détails intéressants sur la natalité et la mortalité de l'île dans ces dix dernières années, exactement de 1920 à 1929. Il constate que pendant cette période le chiffre des naissances est tombé de 5.453 en 1920, à 4.002 en 1929, celui des décès de 4.565, en 1920, à 3.650, en 1929, et celui des mariages de 2.705 à 1.247. Le docteur Pitti-Ferrandi y ajoute les remarques suivantes : pas de changement bien important, pour les naissances et les décès, avec la situation d'avant-guerre. En Corse, la moralité de la famille est restée aussi bonne qu'autrefois et le nombre des familles nombreuses aussi élevé. Mais la diminution des mariages va entraîner une réduction sensible des naissances. On ne peut ainsi que se réjouir du recul de la mortalité, dont le pourcentage est de 5 % en 1921 et de 3 % en 1929. Ces remarques affligeantes par certains côtés nous conduisent à penser que la Corse est de plus en plus peuplée de vieillards qui ne se marient guère, sauf accident, et de tout jeunes gens des deux sexes qui s'expatrient vers la vingtième année, soit comme engagés volontaires, soit comme employés, puis se marient sur le continent. Le mal dont souffre la Corse est donc l'exode des adultes et il en sera ainsi tant que la situation économique ne deviendra pas prospère. Voilà le remède.

La main d'œuvre agricole. — L'Office de placement de la main d'œuvre agricole fait savoir, qu'en 1929, il a établi 1630 contrats de travail et placé 4513 ouvriers originaires d'Italie.

La situation minière en Corse. — L'activité de nos exploitations reste médiocre et cependant les minerais ne manquent pas. On trouve en effet dans notre île : une mine d'antracite à Osani, dont un ingénieur des mines de Lens, qui s'en est occupé, nous disait

récemment que les difficultés de transport et d'écoulement paralysaient la mise en valeur ; une mine de fer à Farinole, qui reste pour les mêmes raisons, abandonnée ; trois mines d'antimoine, toujours en sommeil, comme les six mines de cuivre, dont deux n'ont plus de valeur pratique ; deux de plomb, comme celle de l'Argentella, où le travail a été réduit ; une de mispickel enfin. La mine de plomb et d'argent de la Finosa a donné seulement 31 tonnes de galène. La mine d'arsenic de Matra a fourni 241 tonnes de réalgar. Ajoutons-y 185 carrières de sables, de graviers, ardoises, argiles pour briques, granites pour ornement, amiante (celle d'Ogliastro a arrêté ses travaux) et pierres d'empierrement. Pour compléter ce tableau peu réconfortant disons que les recherches en minerai aurifère sur les territoires de Conca et de Zonza n'ont donné aucun résultat. Quant à nos eaux thermales, elles demeurent peu connues, à l'exception d'Orezza, qui attire en moyenne 2500 malades par an.

Pour les routes Corses. — Les usagers de nos routes départementales se sont plaints à plusieurs reprises et avec raison, comme nous l'avons constaté nous-même cet été, de l'état très défectueux de notre viabilité. L'Etat vient de décider que désormais il prendrait à sa charge les 80 % des dépenses nécessitées par la réfection des routes départementales et communales, à condition que le Conseil général en assumerait les 20 %. Notre assemblée départementale a aussitôt profité de cet avantage et dressé le catalogue des chemins à réparer. Il en coûtera 1.600.000 francs pour les voies départementales et 2.400.000 francs pour les chemins d'intérêt commun. Espérons que ce programme nous donnera une meilleure viabilité et aussi que sur les 75 millions de crédits extraordinaires que les Chambres viennent de voter à ce sujet, une partie sera affectée à la Corse. Les routes sont à la base de tout progrès.

En 1919, on a dépensé 5.834.035 francs pour notre service vicinal. Sur cette somme, l'Etat a donné 1.275.000 francs. On compte 1604 kilomètres de chemins d'intérêt commun et 1857 kilomètres de chemins vicinaux ordinaires. Les ressources sont fournies par les communes (13 %), par le département (44,50 %) et 42,50 % par l'Etat.

Les relations avec le Continent. — L'Union des syndicats agricoles des Alpes et de Provence a émis le vœu que dans le programme d'outillage national « soit prévue la création d'un service maritime spécialement aménagé pour le transbordement des produits périssables de Corse entre deux ports judicieusement choisis et convenablement outillés, assurant chaque semaine un minimum de quatre traversées en correspondance directe avec le service des messageries par grande vitesse, du P.L.M. L'avantage que constituerait pour nos arboriculteurs une pareille organisation n'a pas besoin d'être démontré. Nous demandons à nos parlementaires, dont le patriotisme et l'activité ne sont pas discutables, de s'intéresser à ce vœu.

Un nouveau paquebot. — En 1932 sera lancé un beau navire dont les chantiers de Port de Bouc en Provence viennent de commencer la construction pour le compte de la compagnie Fraissinet. Muni de tout le confort désirable, il aura 100 mètres de longueur et une vitesse de 17 nœuds. L'innovation consistera à donner une cabine personnelle aux passagers de 1^{re} classe. Après le **Général**

Bonaparte et la **Ville d'Ajaccio**, qui sont déjà de belles unités, nos lignes maritimes seront confortablement desservies.

Port de Macinaggiu. — Une campagne est faite dans les journaux pour obtenir l'aménagement de ce petit port. Il semble que les doléances soient ici légitimes. Ce port est le débouché de toute une région productrice de vins, de cédrats, de légumes secs, de bois, de charbon, etc. La difficulté et le prix élevé des transports jusqu'à Bastia, par une route étroite et d'entretien difficile, sont réels. Ils paralysent l'écoulement de la marchandise. Les agriculteurs sont découragés. L'émigration s'accroît. Pour l'enrayer et rendre confiance à ce groupe d'habitants, il faudrait faciliter l'accostage d'un navire côtier dans la seule baie commode de cette région. Nous joignons notre modeste voix à celle de tous ceux qui réclament cette amélioration des communications insulaires.

Port de Solenzara. — Les statistiques donnent pour 1930, comme preuve de l'activité commerciale dans cette région du sud-est, 54 navires à l'entrée jaugeant 10.697 tonneaux et 53 à la sortie, jaugeant 10.687 tonneaux, avec 11.870 tonnes de marchandises. Ce n'est pourtant qu'une rade foraine, sans jetée pour abriter les bateaux.

Trafic de Calvi en 1930. — Les mêmes statistiques sont de nature à réjouir les admirateurs de cette petite ville. Pendant l'année écoulée, 596 navires, jaugeant ensemble 241.122 tonneaux ont fréquenté ce port. Ils ont transporté 7.474 tonnes de marchandises et 21.086 voyageurs. Il y a sur l'année 1929 augmentation de 196 navires, de 400 voyageurs environ et de 2000 tonnes de marchandises. Les péages ont de ce fait produit 106.000 francs qui serviront à améliorer le port, digne d'un plus bel avenir encore.

Le téléphone entre la Corse et le continent. — Cette question des relations téléphoniques va-t-elle enfin recevoir une solution ? Un poste de radiophonie sera installé dans les Alpes Maritimes (peut-être à la Turbie) et correspondra à un poste semblable établi à Calenzana. Les postes seront reliés au câble téléphonique de la Côte d'Azur-Marseille-Paris. Il en coûtera dix francs pour téléphoner de la Corse à Marseille et il n'y aura pas, comme on l'avait espéré, de câble téléphonique.

Domaines et enregistrement. — En 1929, cette administration a encaissé la somme de 13.733.349 soit 848.587 fr. de plus qu'en 1928.

Nouveaux monuments classés. — A la liste des monuments historiques, qui sont placés sous la sauvegarde de l'Etat ont été ajoutés : les Milelli, propriété de la famille Bonaparte ; la grotte dite de Napoléon ; l'escalier du roi d'Aragon, à Bonifacio et le couvent de la Trinité, près de cette même localité. Un pays qui désire attirer les touristes doit avoir le soin de ses curiosités archéologiques ou naturelles.

Les détracteurs de la Corse. — Ce tourisme a ses ennemis. L'**Ami du peuple** du 26 janvier et quelques autres journaux corses ont protesté avec véhémence contre certaines feuilles parisiennes « qui, uniquement soucieuses de passionner leurs lecteurs par des récits feuilletonesques, ont eu la malencontreuse idée de publier des reportages fantaisistes sur le banditisme corse et de présenter cette

île comme un repaire de sombres brigands où la mort vous guette derrière chaque rocher et derrière chaque fourré... L'île de Beauté, sous leur plume romanesque, est devenue une île de mystère et d'angoisse... C'est mensonger, maladroit et stupide. C'est profondément triste ».

Nos confrères ont raison de s'indigner et de protester. Avec eux, nous nous indignons de savoir que de médiocres journalistes prennent leurs lecteurs pour des imbéciles. Mais nous pensons que les milliers de touristes continentaux, jadis hôtes et admirateurs de la Corse, ont fait justice des calomnies de « **Détective** » et autres et que leurs mensonges intéressés ont éloigné les lecteurs plus qu'ils ne leur en ont attiré. Tous les amis que nous avons envoyés dans l'île, et qui en sont revenus avec la nostalgie de nos montagnes, qui les ont séduits, ou avec une vive sympathie pour les habitants qui les avaient accueillis, demeurent, comme tous les autres touristes, des propagandistes qui luttent efficacement contre la malversation des marchands de prose romancée ou contre la stupidité de leurs clients. Aussi jugeons-nous inutile de rédiger un plaidoyer en faveur de la Corse. Le tourisme continuera dans l'île et les chiens aboieront en vain.

La Corse à l'honneur. — La France a d'ailleurs rendu à la Corse un hommage mérité, lors de la constitution du nouveau ministère. Deux de nos compatriotes y figurent. Si nous avons besoin de défendre la réputation de notre pays, M. Landry, ministre du Travail et M. Pietri, ministre du Budget suffiraient à la tâche. La **Revue de la Corse**, qui se garde comme du feu de traiter les questions purement politiques, se réjouit sincèrement de voir que la grande patrie française fait appel pour veiller sur ses grands intérêts à deux Corses. N'est-ce pas un hommage éclatant que le Parlement, au nom de la nation française et de ses colonies, c'est-à-dire de cent millions d'hommes, rend à notre pays, quand, pour défendre son budget et son travail en péril, il demande à deux des nôtres de s'en charger ? Un tel événement nous venge suffisamment de quelques misérables articles de journaux sans grande valeur.



TABLE DES MATIÈRES

pour l'année 1930

Sommaire du n° 61 (Janvier-Février)

AMBROSI-R. (Ambroise). — La noblesse corse au temps des Génois (avec figures).....	1
SOUTHWELL-COLUCCI (Edith). — La Spelonca, nouvelle corse	10
COLONNA DE GIOVELLINA (Général). — Le colonel de Gentile	18
AMBROSI-R. (Ambroise). — Ajaccio au XVIII ^e siècle (avec figures)	28
PARISELLA (Piero). — Bois et forêts de la Corse.....	30
<i>Comptes-rendus</i> : Le rattachement géodésique de la Corse à la France. — L'Uovo di mulo (Légende). — L'âme corse. — Les annales corses, etc.....	36

Sommaire du n° 62 (Mars-Avril)

FRANCESCHINI (Emile). — La Corse aux premiers jours de la Révolution, I	49
SERVEILLE (E.). — La fondation de Calvi en 1228.....	62
AMBROSI-R. (Ambroise). — Notes de voyage : De Calvi à Portu	69
SILVANI Sébastien (Madame). — Deux héros corses de la conquête africaine	75
GUILLEMIN (A.). — La prononciation française du latin	80
COSTA. — Les éditions de Virgile à la bibliothèque de Bastia	82
<i>Comptes-rendus</i> : Guide italien du Touring-Club en Corse. — Christophe Colomb était-il Corse ? — Charles-Quint à Bonifacio. — Les manuscrits de la Bibliothèque nationale relatifs à la Corse. — L'Ordre de la Libération. — Napoléon 1 ^{er} était-il Bre-	

ton. — Les aventures des compagnons de Murat. — Le maréchal Sébastiani, diplomate. — L'Annu Corsu. — Un pays qui meurt. — Orlinda, cœur corse. — Gallochio, bandit corse	83
---	----

Sommaire du n° 63 (Mai-Juin)

COLONNA DE GIOVELLINA (Général). — Le général Cer- voni (avec portrait)	97
FRANCESCHINI (Emile). — La Corse aux premiers jours de la Révolution, II	110
RICCI (E.). — Poésies corses : Risate corse	118
MURZI (Toussaint). — Les cloches de Scanafaghiacciu (légende)	121
AMBROSI-R. (Ambroise). — La faune et la flore de la Corse	122
AGOSTINI (François). — Jacques Tessarech (musicien corse)	127
THIERS (Fortuné). — La question de nos tarifs mari- times	137
<i>Comptes-rendus</i> : Salvatore Viale et la littérature corse. — Un projet de recrutement militaire en Corse. — Les manuscrits sur la Corse de la Bi- bliothèque vaticane	139

Sommaire du n° 64 (Juillet-Août)

AMBROSI-R. (Ambroise). — Comment la Corse est deve- nue française	145
AMBROSI-R. (Ambroise). — L'expulsion des Jésuites d'Ajaccio (avec deux gravures)	147
FRANCESCHINI (Emile). — La Corse aux premiers jours de la Révolution, III	157
COLONNA DE GIOVELLINA (Général). — Le Général Cer- voni II	172
MÉRIMÉE P. — L'Elise de Saint Nicolas de Muratu ..	186
<i>Comptes-rendus</i> : L'Angleterre et la Corse. — Bulletin de la Société des Sciences historiques de la Corse. — <i>Mediterranea</i> . — Histoire de la Corse, de Fuma- roli	187

Sommaire du n° 65 (Septembre-Octobre)

COLONNA DE GIOVELLINA (Général). — Le Général Giovanninelli (avec portrait)	193
MAURY (Eugène). — Excursion géologique en Corse..	203
FRANCESCHINI (Emile). — La Corse aux premiers jours de la Révolution, IV	209
AMBROSI-R. (Ambroise). — La question du cédrat (avec figure)	220
AMBROSI-R. (Ambroise). — A propos de Colomb	226
AMBROSI-R. (Ambroise). — Au temps de l'occupation française (1771-2)	228
<i>Comptes-rendus</i> : Don Juan, la légende et l'histoire. — Méditerranée. — Alyssum corsicum (note sur la flore)	234

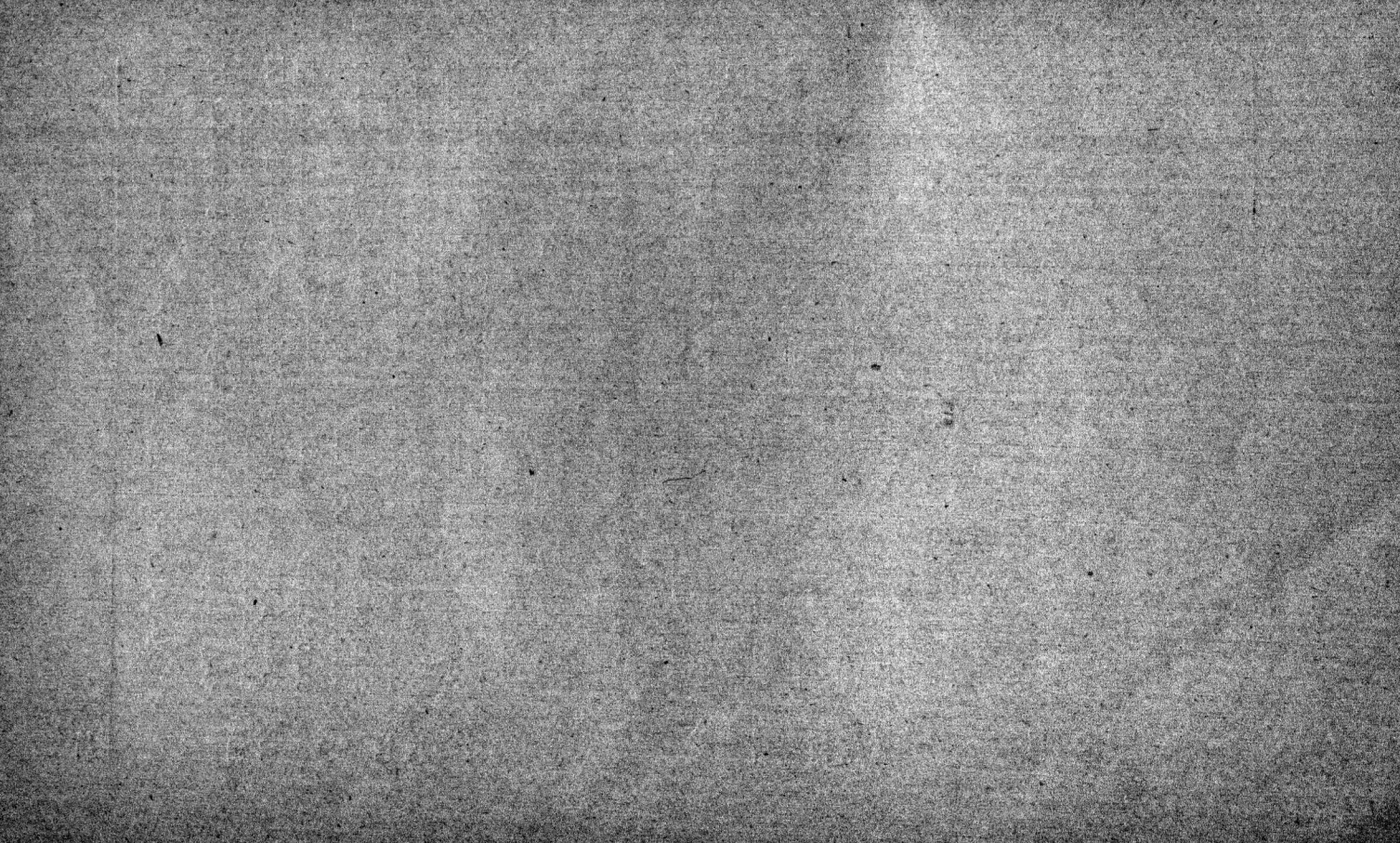
Sommaire du n° 66 (Novembre-Décembre)

SERVEILLE (E.). — Une victime de la politique : l'évêque Mariotti	241
COLONNA DE GIOVELLINA (Général). — Le général Giovanninelli, II	247
AMBROSI-R. (Ambroise). — Au temps de l'occupation française (1771-2)	254
AMBROSI-R. (Ambroise). — Deux chansons de Béranger	260
LANORE (J.). — Légendes corses	266
<i>Comptes-rendus</i> : Le souvenir de Napoléon à Ajaccio. — Quelques sites et figures corses. — Un mois de vacances en Corse. — Pesciu Anguilla, rumanzu bastiese. — L'Annu corsu. — Vannina d'Ornano, etc...	269

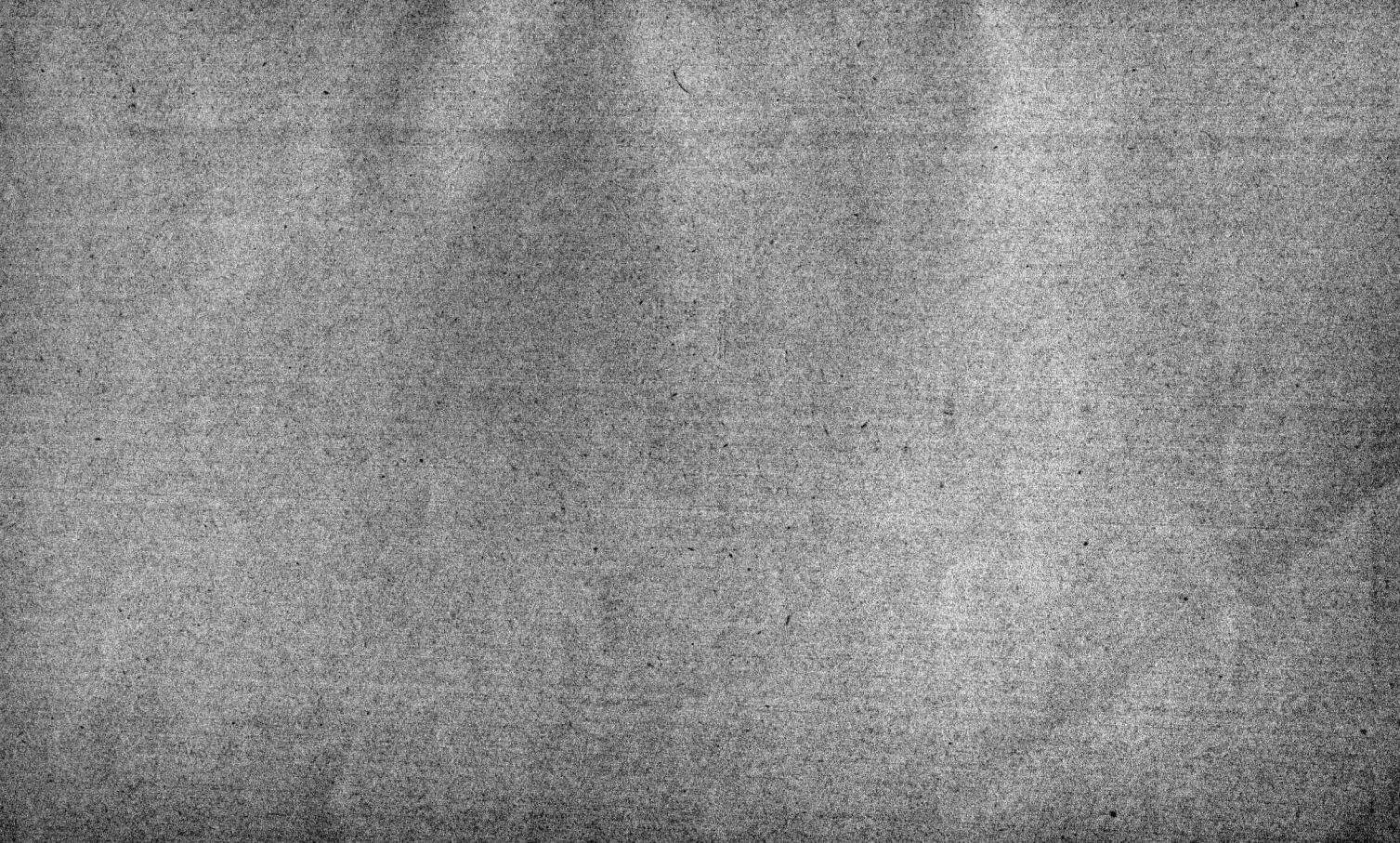


Le Directeur Gérant,

A. AMBROSI.



== LANGRES ==
IMPRIMERIE MODERNE
== 1931 ==



PAGES

réservées à la publicité

ÉTABLISSEMENTS VINCENTELLI S. A. ANVERS (BELGIQUE)



Fabricants et Fournisseurs Généraux
DE MATIÈRES PREMIÈRES
pour la PATISSERIE, la BISCUITERIE
et la BOULANGERIE FINE

SPÉCIALITÉ :

TOUS LES FRUITS CONFITS SANS EXCEPTION

TÉLÉGRAMMES : VINCENTELLI ANVERS

Codes A. B. C. 5th et 6th Ed.

pour la publicité, s'adresser exclusivement à

M. A. F. VINCENTELLI

177, Rue Lozane, ANVERS (Belgique)

LA VOLONTÉ NATIONALE

Journal Bonapartiste

11, Rue Newton, — PARIS (XVI^e)

LE

“Cap Corse”

APÉRITIF

est une création de

L. N. MATTEI

*Chevalier de la Légion d'honneur
Commandeur du Mérite Agricole*

Maison fondée en 1872

LA GRANDE MARQUE CORSE

Le seul devant être servi à la demande :

Un “CAP”

Un “CAP CORSE”

Un “MATTEI”

Appellations déposées conformément aux lois

— Exiger la marque et l'étiquette rouge —

PAINS D'ÉPICES

“Royal-Régal”

de MAITROT & COELHO

63, Rue Comtesse-de-Flandre

BRUXELLES-LAECKEN

Produits de qualité

LES CIRCUITS DU CAP CORSE

EN AUTO-CARS LES PLUS CONFORTABLES

140 kilomètres de parcours en passant par

L'IMPRESSONNANT DÉFILE DU LANÇONE

Départ tous les jours à 8 heures. Retour à BASTIA, à 18 heures

PRIX : 60 FRANCS

DIVERS CIRCUITS PÉRIODIQUES

LOCATION D'AUTOMOBILES PARTICULIÈRES
ET D'AUTO-CARS POUR GROUPES

Pour tous renseignements et itinéraires d'excursions GRATUITS, s'adresser :

à MM. AGOSTINI FRÈRES

38, Boulevard Paoli, BASTIA (Corse)

Adresse Télégraphique AGOSTINI-AUTO BASTIA — o — Téléphone 0.94

BANQUE DE LA CORSE

ALTIERI & NAPOLEONI

15, Place Saint-Nicolas et 41 bis, B^o Paoli, à BASTIA

Principales Opérations de la Banque

Escompte et recouvrement du papier de commerce — Comptes de chèques — Compte de dépôts à préavis et à échéances — Lettres de crédit — Opérations de change — Ordres de Bourse — Souscriptions — Opérations sur titres — Garde de titres — Prêts sur titres — Encaissement de tous coupons — Garantie contre le risque de remboursement au pair et la non-vérification de tirages — Renseignements financiers, industriels et commerciaux — Surveillance de portefeuilles, etc., etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 30 francs par an

“Damiani”

LE DELICIEUX VIN DU CAP CORSE AU QUINQUINA

Rouge ou blanc 18°

- BASTIA** : siège social et maison principale.
PARIS : bureaux et magasins d'exposition :
139, F^og Poissonnière (Trudaine 35-97).
LYON : dépôt, 70, Cours Lafayette.
MARSEILLE : 7, Impasse des Peupliers (Prado).
EXPORTATION : dans l'Univers entier.

VRAIE MARQUE

CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer
rapidement et par **CORRESPONDANCE**

Sous la direction de Professeurs spécialisés
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

- 1^o les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.
- 2^o toute situation commerciale, financière et industrielle (aide-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondant en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur-industriel, etc., etc.)
- 3^o tous les concours administratifs : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4^o les carrières militaires suivantes : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires ;
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'intendance et du service de Santé), Devoirs corrigés par des militaires.

Détachez cette page de la Revue et **envoyez-la** sous enveloppe affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer,

à l'ÉCOLE PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1^o)

Vous recevrez aussitôt, sans engagement et sans frais,
le programme et tous les renseignements

OUVRAGES RECOMMANDÉS

VIENNENT DE PARAÎTRE :

GEOGRAPHIE PHYSIQUE DE LA CORSE, par A. Ambrosi-R.; brochure in-8° de 90 pages et 43 photogravures. Etude des particularités géographiques de l'île. (Prix franco : 8 francs).

La demander à l'auteur, 9, Place du Général-Bouret Paris (XV°).

Nous signalons à nos lecteurs, que ce livre pourrait intéresser, la publication de notre manuel d'histoire et des institutions de Rome par la librairie Hatier, 8, rue d'Assas, Paris VI°. Ils y trouveront de fréquentes allusions à notre civilisation corse. Les centaines de reproductions photographiques de monuments romains et d'objets possédés par les divers musées d'Europe font de ce volume de 548 pages un véritable album. Prix 19 francs, broché ; 22 fr. relié.

OUVRAGE RECOMMANDÉ

Histoire de la Corse, par A. Ambrosi-R., in-12 de 160 pages et 63 gravures, spécialement rédigée pour les élèves des écoles primaires.

Chez l'auteur, même adresse que ci-dessus, ou chez l'éditeur Jansson, successeur de Piaggi, à Bastia. Prix : 5 francs (6 francs franco).

PRIERE INSTANTE AUX ABONNÉS DE SIGNALER AU DIRECTEUR LEURS CHANGEMENTS D'ADRESSE ET DE RESIDENCE

AGENCES P.L.M. DE TOURISME EN CORSE

La Compagnie P.L.M. a ouvert en Corse (où elle assure un nombre important de services d'autocars) trois Agences de Tourisme.

Ajaccio en possède deux : l'une au centre de la ville, 1, Cours Grandval, l'autre, sur le quai du port, dans les bureaux de la Compagnie de Navigation Fraissinet où les voyageurs venant du continent ou s'y rendant trouvent tous les renseignements qui pourront les aider dans leurs déplacements, tant en Corse que sur le continent.

L'agence de Bastia est située dans l'Hôtel de la Chambre de Commerce, à côté des bureaux de la Compagnie de navigation Fraissinet, près du quai d'embarquement et de débarquement des paquebots.

Ces Agences délivrent, sans supplément de prix, les billets directs (paquebot et chemin de fer) pour les principales gares du réseau P.L.M., ainsi que les billets de chemin de fer de Nice, Toulon et Marseille pour toutes destinations : billets simples, d'aller et retour, de familles nombreuses, combinés (chemin de fer et autocar), pour voyages circulaires valables 33 jours, franco-anglais et franco-belges.

Les places en chemin de fer au départ de Nice, Toulon et Marseille y sont retenues à la demande des voyageurs munis de leur billet.

